

Guy Sembic

DES LAPINS SUR

LA TOILE

BIBIC

Il s'appelle Bibic

Enfin – nuance – “ON” l'appelle Bibic...

... Ou plus précisément Bébert le Bègue
l'appelle Bibic

Et Bébert le Bègue en dépit qu'il bègue et qu'il
a une tête de chou...

“EST” du monde des Pas-Plouks...

Alors tous les Pas- Plouks appellent Bibic,
“Bibic”...

Bibic a une grosse queue dont il ne se sert
jamais...

Sauf dans ses rêves.

Et il rêve HARD, Bibic!

“Eh Bibic, qu'est-ce que tu mijotes dans ta
marmite aujourd'hui”?

C'est toujours la même musique

Des Pas-Plouks autour de Bibic...

Bibic a onze ans

Il a une jolie maman

Très bien habillée

Mais la maman de Bibic est enfermée avec
plein de gens au 7 ème sous sol de l'immeuble

Bibic a vu par un trou de serrure ce qui se
passait dans les sous sols de l'immeuble

C'était comme par un oeil qui traversait les

plafonds de béton

Les gens étaient tous couchés par terre à même
le sol avec les mains attachées ensemble

Et les pieds aussi...

La maman de Bibic était la seule à être assise
et pas les mains ni les pieds attachés...

Les gens étaient sales

Il y avait de la poussière et on entendait des
cris

Mais pas de poussière ni de traces sales sur la
robe de la maman de Bibic

Il y avait des gardiens en uniforme à tous les
sous sols

Avec de grands bâtons blancs et un étui à la
ceinture...

Les gardiens sans arrêt allaient d'un bout à
l'autre du sous sol

Comme des nageurs cent fois la longueur de la
piscine avec un casque sur la tête...

A côté d'elle, la maman de Bibic avait un
grand sac qui paraissait très lourd

Bibic entra dans l'immeuble par la grande
porte ouverte

Bibic descendit dans les sous sols par l'escalier
tournant

A chaque sous sol aucun gardien ne demanda à
Bibic une pièce d'identité

Bibic arriva au 7 ème sous sol

Tous les gens avaient des têtes de Plouks
Et même des zeuils noirs...
Noirs, noirs noirs!
Et au 7 ème sous sol encore plus
Bibic s'approcha de sa maman et prit le grand
sac très lourd
C'était tout plein de papier journal froissé dans
le grand sac
Bibic écarta entre les doigts de sa main gauche
du papier au dessus
Il y avait des liasses de billets
Rien que des billets de cent euros
Personne ne savait qu'il y avait tous ces billets
dans le grand sac
Pas même les gardiens
Bibic et sa jolie maman très bien habillée
remontèrent du 7 ème sous sol par l'escalier
tournant
Et sortirent par la grande porte ouverte de
l'immeuble
Dans la rue il pleuvait
Et des gens tiraient des coups de pistolet
Une vache barrait la rue
La vache avait des yeux comme les yeux d'un
enfant triste
Bibic se retourna
Sa maman avait disparu
Il ne restait plus que le grand sac plein de

billets entourés de papier journal
Plus de gens non plus
Et tout un désert de portes ouvertes
Un désert très long et très étroit
Et Bibic s' appelait encore Bibic...
C'était d'ailleurs écrit au dessus de la porte
d'un bâtiment qui ressemblait à un musée
“Pas-Ploukthèque”

Un ami Vosgien

J'avais dans les Vosges un ami âgé de 88 ans en 2008 qui, tout comme moi effectuait le voyage aller retour entre les Landes et les Vosges. Mais lui ne séjournait dans les Landes que de fin mai à début septembre dans une maison (une ancienne bergerie) qu'il avait restaurée et aménagée lui même...

Cet ami a disparu le 1^{er} avril 2008. Un homme d'une grande intelligence, d'une grande délicatesse, un scientifique, un inventeur, un bricoleur ingénieux, et qui de surcroît était un homme humble et discret...

Dans les dernières années de son existence, autant dans sa maison des Vosges que dans celle des Landes ; maisons qu'il ne cessait d'aménager en artiste qu'il était et de doter de

diverses commodités nouvelles, lorsque je le rencontrais j'avais l'impression que le poids des ans n'avait aucune prise sur lui...

Je ne vous dis pas le genre de conversation que nous avons ensemble lors de nos rencontres sur des sujets de philosophie, de littérature, de sciences, de géographie, d'histoire ou d'astronomie ou même encore de religion, lui qui semblait si détaché de toute foi et de tout culte... (et moi de même). Et ce regard sur le monde, sur l'actualité, sur les évènements, sur les gens ; que nous portions et qui nous rapprochaient... Un sujet entre autres que nous évoquions avec beaucoup d'émotion et d'humour était celui de la féminité...

Un jour mon ami me confia que son voisin le plus proche lui avait déposé dans sa boîte aux lettres un petit billet l'informant que, passé 5heures de l'après midi un arrêté municipal stipulait que l'utilisation de tondeuse à moteur ou autre engin bruyant était proscrit...

Mon ami, qui à ce moment là revenait des Landes, avec l'aide de l'un de ses fils, avait donc mis en marche sa tondeuse autour de sa maison. Il devait être dans les 4h de l'après midi, et bien sûr deux ou trois heures environ avaient été nécessaires pour effectuer le travail... En fait le voisin réside à plus de cent

mètres, et mon ami ignorait totalement l'existence de l'arrêté municipal.

“Il aurait pu tout de même venir me le dire de vive voix, au lieu de déposer le lendemain matin un billet dans ma boîte aux lettres, et nous nous serions expliqués, je me serais excusé...” M'avait dit mon ami...

Les règlements sont ainsi faits qu'ils doivent être appliqués et que l'on s'y conforme... Au risque de se voir poursuivi ou dénoncé... Les règlements n'ont en général que faire de certaines particularités d'environnement et de circonstance, ou d'entente réciproque entre des parties qui ensemble conviennent au mieux de leurs besoins... Les règlements parfois sont aussi “bêtes” que les gens sont “de mauvais coucheurs”...

Je ne pense pas que la bêtise, la méchanceté, la mesquinerie et la médiocrité relationnelle ou même l'indifférence ou la violence directe ou indirecte... Soient une fatalité, un “ordre des choses” absolument implacable et permanent. Ce n'est peut-être là qu'une sorte de pesanteur... Une pesanteur comme un ciel gris, bas et plombé qui n'en finit pas de voiler le bleu au dessus, et existe depuis toujours...

Si ce voisin là avait su qui était vraiment mon

ami, aurait-il eu le même comportement?

Peut-être que non...

Peut-être que oui...

Elysée et Marielle, Yucek

Yucek, dans un virage qu'il négocia mal, plia son vélo contre un talus abrupt. Par chance lorsqu'il se releva, il n'avait pas le moindre mal. Il abandonna son vélo qui était hors d'usage, les deux roues, le cadre et le guidon tordus...

Il prit son sac à dos et s'avança le long de la petite route qui descendait vers la vallée et de là, en direction de la ville la plus proche située tout de même à une soixantaine de kilomètres car dans cette contrée sauvage de moyenne montagne l'on ne rencontrait que peu de villages, et encore moins d'habitations isolées...

Il devait être dans les 8h du matin et c'était l'été, le ciel tout bleu, pas un brin de vent et un silence assez pesant.

“J'en aurai bien pour la journée entière et même jusqu'au début de la nuit, à marcher ainsi, pour atteindre la ville” se dit Yucek. Et le soleil prit de la hauteur, inonda la vallée ; la

chaleur devint accablante. Et la route toute blanche et poussiéreuse, sans repères ni bornes, tournoyait dans cette vallée étroite et dénudée au fond de laquelle le lit asséché d'une rivière serpentait entre des blocs rocheux ou des bancs de sable et de gravier...

“Zut! Je n'ai qu'une toute petite bouteille d'eau dans mon sac, et cette eau est chaude comme une pisse d'âne fiévreux !” se dit Yucek qui désespérait aussi de n'avoir rien à manger.

Vers 10h cependant, un bruit de moteur...

Une voiture...

A l'intérieur un jeune couple, un bébé et un chat à poils longs... Et quelques bagages...

“Où allez vous”? demanda la jeune femme qui conduisait la voiture.

“A la ville” dit Yucek

“Montez, nous y allons aussi”...

Entre deux sacs posés l'un sur l'autre, avec le chat allongé sur la plage arrière qui étendait l'une de ses pattes et remuait sa queue, et le bébé dans son siège-berceau qui “souriait aux anges”, Yucek prit place sur la banquette arrière, non sans avoir avec beaucoup de mal, réussi à coincer son gros sac à dos entre ses jambes...

“Il s'appelle comment?” demande Yucek.

“Minette, tout simplement!” dit le jeune

homme. “C'est une chatte que nous avons trouvée dans un garage où personne ne venait, et elle était tombée dans un bidon rempli d'huile de vidange... On venait de la SPA, on nous avait proposé un magnifique chaton qui nous paraissait “riche et gras”, trop “riche” justement... On est tout de suite partis et on a trouvé cette chatte là en pénétrant dans un garage à proximité, où l'on savait que personne ne venait, car on avait envie Marielle et moi de nous envoyer en l'air. Moi c'est Elysée, et toi c'est comment?”

“Yucek, et je viens du Pays Haut, à plus de 300 kilomètres d'ici”...

Promenade autour du lac de Gérardmer

Je ne puis passer devant ce banc là, près d'un petit pont de bois sur l'esplanade du lac de Gérardmer, enjambant un ruisseau aménagé... Sans me souvenir de ce jeudi après midi de février en 1996 lors du festival “Fantastic Art”...

Un “petit vieux” de plus de 80 ans était assis sur ce banc en plein soleil. Il était tout seul et à côté de lui sur le banc, était posé un poste de radio qui diffusait de la musique “à tout bringuezingue”... Ce “petit vieux” se faisait la

fête tout seul alors que passaient devant lui bon nombre de festivaliers... Et de fort chic et jolies festivalières... Qui ne le regardaient pas...

En ce tout premier jour de février à Gérardmer dans les Vosges “hivernales”, le ciel était d'un bleu absolu, le soleil absolument éclatant, et la température de l'air digne de celle d'un jour de juillet... (et oui, dans les Vosges, il peut faire ce temps là en février ; tout comme neiger un 15 Août à la Roche du Diable entre Gérardmer et le col de la Schlucht!)

J'ai senti à ce moment là, devant ce banc devenu orchestre et en face de ce “petit vieux” devenu “vacancier sur la côte d'Azur au lac de Gérardmer”... Que la solitude pouvait être dans la vie d'un être humain; aussi étrangère, aussi absente ou aussi inconsistante que l'ombre d'un visage dans la lumière d'un été Vosgien en plein hiver...

Eveillé et écoutant, dans les rumeurs de la nuit...

Dans “David Copperfield” de Charles Dickens, un passage me revient souvent en mémoire tout au long de ma vie...

Celui où le personnage principal du livre

évoque son camarade (ou ami) s'endormant toujours dans la même position, de côté, et son bras étendu hors du lit, la tête reposant sur ce bras...

Beaucoup plus encore que les mots même de Charles Dickens dans ce passage, mots sobres et émouvants dans leur simplicité et dans leur précision, évoquant si bien l'être endormi... C'est le sens profond, c'est l'atmosphère, c'est la poésie de ce passage qui me frappe et dont je ne cesse de me souvenir...

Les êtres endormis dans la position où ils se trouvent comme d'instinct, de préférence ou d'habitude ; m'ont toujours ému.

Lorsque j'étais pensionnaire au lycée Victor Duruy de Mont de Marsan entre 1962 et 1967, éveillé au milieu de la nuit dans les rumeurs et dans les ombres de la nuit, je regardais mes camarades endormis, j'écoutais leur respiration, et en ces moments là il me venait de "grandes pensées", une émotion étrange et très belle, et il me semblait alors que tout ce qui vivait en chacun d'entre eux, de ces êtres si animés dans les cours de récréation ; me parvenait comme des secrets chuchotés à l'oreille, ou comme des dessins d'enfant suspendus dans un petit coin de grenier où personne ne va mais un petit coin de grenier

devenu soudain accessible...

Et j'eus par la suite, quelques années plus tard, la même impression, la même émotion, à ces camarades d'auberge de jeunesse endormis, rencontrés au hasard de quelque route...

Leur respiration devenait parole. Et alors je sentais tout ce qu'ils existaient, tout ce qu'ils s'existaient... Dans le silence de ces nuits d'été que des matins très clairs venaient bien vite peupler d'oiseaux et éclairer de la lumière du jour. Et le jour était toujours nouveau, tel un jour empli de tout le passé, de tout le présent, de tout l'avenir à lui seul...

Le paon d'Yvette

Il avait sa paone! Mais la paone qui dormait toujours au pied d'un arbre, fut surprise une nuit par un renard...

Alors le paon demeura seul.

Léo chantait de février à août, vingt à trente fois dans la journée et parfois une ou deux fois la nuit...

Jamais je n'ai autant aimé ce chant là, que celui de tout autre oiseau... Peut-être parce que le cri du paon, celui d'Yvette ma voisine, celui de tous ceux que j'ai entendus, me semblait être l'expression d'une traversée de vie ; d'une vie

comme un été orageux de lumière bleue, d'ombres chaudes de nuages et de bruissements de feuilles...

Un jour j'ai imaginé que Léo pouvait penser et ressentir comme un humain... Mais alors comment répondre à ce chant? Avec seulement des mots d'humain?

Et Léo un jour d'août, alors que son cri déjà s'éteignait dans une lumière de fin d'été, fut blessé dans un combat qu'il eut avec un chien et mourut...

Désormais la traversée se ferait sans le cri de Léo...

Tu ne dis jamais rien

Tout en haut de la façade du bâtiment de la FNAC à Sélestat (Bas Rhin) l'on pouvait lire en très gros caractères bien visibles jusqu'à bonne distance, ce samedi 1er Août 2009 – et j'imagine que cette énorme inscription sur une longue et large bande de drap (d'environ 4 mètres) devait être là depuis quelques jours déjà – l'on pouvait donc lire ceci :

TU NE DIS JAMAIS RIEN

Il me vint alors l'idée en lisant cela – ou

plutôt j'imaginai – qu'une grande échelle aurait pu se trouver à proximité de la façade du bâtiment de la FNAC, et que, comme par hasard, j'aurais été muni d'une bombe d'encre noire indélébile...

Je serais monté jusqu'en haut de l'échelle et atteignant la bande de drap, j'aurais écrit en “encore plus gros” juste au dessous :

**SI, JE DIS QUELQUE CHOSE!
JE NE FAIS MEME QUE CELA! ET C'EST
TOI QUI NE REPOND JAMAIS!**

Et j'avais à ce moment là, cette colère, cette rage, cette détermination farouche, ce cri en moi qui sélevait jusqu'à crever le ciel tout bleu, insolemment bleu... Et je levai le poing, je tambourinai à la porte de ce ciel immobile et fuyant dans la chaleur de ce jour d'été... J'aurai voulu le retenir ce ciel, lui arracher les ailes qu'il tenait cachées derrière son dos!

... Puis la colère comme toutes les colères de ma vie se perdit dans une sorte de lumière blanche venue de visages, les visages aujourd'hui, de ce jeune marié et de cette jeune mariée du samedi 1er Août 2009 devant l'église de Sélestat...

Je venais aussi de me dire – par je ne sais

quelle intuition ou quel sentiment, par ce qui transparaissait des visages de ces jeunes personnes – que ces mariés là ne se sépareraient sans doute jamais et vieilliraient ensemble...

Toutes les colères finissent par se perdre dans une sorte de lumière blanche... Les colères qui ne se perdent pas sont des haines... Ou des chaînes de souffrance en nous.

Lézard lumineux

On l'appelle “le lézard lumineux”...

C'est un colporteur qui fait les fêtes, les foires, les marchés, dans tout le pays environnant...

Au feu d'artifice du 14 juillet, à celui du 15 Août, à tous les feux d'artifice que font tirer aux fêtes d'été, les villes du pays ; “Lézard lumineux” (on ne lui connaît pas d'autre nom) se promène avec son “petit bazar” retenu par deux bretelles devant lui... Et bien sûr, outre les sucres d'orge, les sucettes et les peluchettes de son petit bazar, il propose aux enfants ses “lézards lumineux” qui déjà avant que ne tombe la nuit noire et étoilée, “luminent” en dansant ou virevoltant...

Zéralda, la petite voisine de palier de Lézard lumineux, une gamine polissonne et

effrontée, se doutait bien que Lézard lumineux – en particulier les soirs d'orage - “luminait” sa femme. Ces soirs là en effet, s'écoulait une fluorescence bizarre sous la porte de l'appartement de Lézard lumineux... Et dans cette fluorescence semblaient ruisseler comme depuis une source jaillissante, des murmures et des halètements...

Alors un soir d'orage, Zéralda “colla un oeil” sur le trou de la serrure et vit...

Dans le bâtiment des WC publics, le soir du 14 juillet après l'orage de la veille, l'on pouvait lire cette inscription sur la porte, à l'intérieur :
“Il lui fait des Amériques sur ses robes chic, il s'enfonce en elle comme dans une Afrique dont il étreint le coeur et l'âme et fait luminer le ventre , et dans sa déchirure il lézarde en éclaboussant ses bleus, ses verts et ses rouges jusqu'à les confondre en une incandescence blanche...

Du Pue-Haut au Luit-Bas

Tout en haut au dernier étage de la grande pyramide, dominaient les Mythes et les Zélytes...

Et ce dernier étage puait, puait...

Puait de toutes les odeurs des Mythes et des

Zélytes...

L'on avait nommé cet étage le Pue-Haut.

Au Pue-Haut, les Guignols qui montaient applaudir et bisser les Zélytes, et se morphaler de Mythes... Étaient devenus des Gugnols.

Des Gugnols dont les cheveux gris sur leur crâne et les chevaux gris trotant dans leur tête, avaient viré au gru...

Au Pue-Haut des Gugnols Grus désormais, l'on y attendait aux moeurs des bas étages, jugées trop enguignolées, trop grises d'un bleu soufreteux et poussiéreux.

Au Pue-Haut des Gugnols Grus, les Mythes et les Zélytes se congratulaient les uns les autres en se plantant des plumes au cul... Ou se broyant les ailes entre Zélytes, se puant de pubes entre Mythes...

En face de la grande pyramide, dans le hall d'entrée de l'Hôtel du Merdier, facedeboucquait l'hôtesse d'accueil juchée sur un tabouret dans son tailleur strict et invitant les Gugnols Grus à prendre l'ascenseur express pour le Pue-haut.

Un petit toutou cagneux fila entre les jambes d'une grande Gugnole gruse chicquement vêtue et pissa dru sur le plancher de l'ascenseur qui, au lieu de monter au Pue-Haut, descendit vers les sous-sols enlumnés.

Au dernier sous-sol l'ascenseur se fracassa et le petit toutou, éclaboussé de lumière, mordit au cou les Gugnols et les Gugnole étendus raides morts...

... Et l'hôtesse qui susurrail dans son portable "Ils arrivent" ...!

Mais les Mythes et les Zélytes avaient déjà auprès d'eux, d'autres Gugnols venus ceux-là en fauteuils volants depuis la terrasse de l'Hôtel du Merdier.

En bas, tout en bas, au Luit-Bas des Guignols Blancs, il y avait un Guignol Noir armé d'un lance-pierres qui canardait les lampions afin que ne demeure dans les sous-sols, que la seule lumière du ciel descendue au Luit-Bas, mais encore empourprée de feux rouge-sang et violets...

Petits papiers épars, d'hier et d'aujourd'hui

En chic froissé, ta coiffure défaite, ton écharpe dénouée, l'un de tes hauts talons éculé, tu me faisais des idées chic et crasse : j'étais avec toi derrière le rocher mais c'était "une belle crasse" qui me venait...

"Dis, papa, qu'est-ce qu'elle fait la dadade?"

“ça mon fils, c'est pas du cinéma en vrai pour les mômes!”

“On dirait qu'elle se régale en se tortillant, la dadade!”

“Bah, il vaut mieux voir ça en vrai qu'au ciné : là au moins c'est la nature qui parle alors qu'au ciné c'est des crasses de salauds”...

Empalée du derrière sur un trognon de branche sorti à la bonne hauteur, du tronc de l'arbre ; la dadade avait l'air de trouver bon de se tortiller...

Les beaux discours ne sont que des coquilles vides... Et rien ne vient au monde, d'une coquille vide...

Elle ressemblait à un soleil refroidi qui, dans une région éloignée et inconnue de l'univers, ou dans une autre partie de notre univers proche, n'aurait peut-être pas perdu sa chaleur...

Et je la regardais, blonde et pâle, passant entre ces jours de saints de glace en mai, belle et mystérieuse en face de moi...

Dessinateur de visages – mais je ne le suis point – je l'aurais tracée tendre et sévère à la fois, avec des boules Quiès dans les oreilles...

... *En souvenir de Josiane, du*

*temps des réunions de conseillers financiers
de la Poste à Saint Dié des Vosges*

Gratte-cul

On l'appelle “gratte-cul”... Et depuis tant et tant d'années dans cette petite ville des Vosges, il tient boutique au point le plus “stratégique” de cette ville... Mais ne voit jamais entrer personne dans sa boutique... En fait, sa boutique, ou plutôt la porte vitrée de sa boutique derrière laquelle il est assis... ou debout, est pour lui comme un point d'observation, une “vue plongeante” sur cette bonne ville des Vosges...

Des gens de la ville racontent qu'à l'âge de trois ans il avait encore des couches, et que sa mère lui faisait faire le tour de la place, attaché comme un chien à une corde...

Un jeune homme “beloud” qu'il a été, disent-ils aussi, les gens, les gens de sa génération...

Alors les filles, c'était pas pour lui! Et pourtant il est riche! Il a hérité!

Riche mais seul, toujours habillé pareil... Une vie de riens, sans aucun “extra”...

Et quand il ne sera plus, la grand rue -et toute la ville – aura perdu l'un de ses orphelins...

cousu d'or mais déconsidéré, englouti dans la “petite histoire” que les Historiens n'écrivent jamais – sauf peut-être les écrivains de terroir...

... “gratte-cul”... Mais il est musicien et homme de grande culture. Il ne parle à personne (en fait personne ou presque ne lui parle)...

Mais moi, le type du guichet de la poste de cette ville à l'époque, je lui parlais, et il me parlait...

[*A un ami Vosgien dont la vie en 2009 n'a guère changé...*]

Les filles des années 70

Elles avaient toutes, vu “Le docteur Jivago”, visité la cathédrale de Strasbourg, elles étaient pour bon nombre d'entre elles, catholiques pratiquantes, souvent timides, aimant la lecture et le tricot, les promenades en forêt... Elles avaient toutes “une peur bleue du grand méchant loup”, elles préparaient un trousseau pour “quand elles se marieraient”, avaient un “coquet livret d'épargne” ; elles étaient “mademoiselle joliment arrangée dans

un petit studio”, rêvaient d'une belle maison, d'un bon mari gagnant bien sa vie, voulaient des enfants, un grand chien ou peut-être même un cheval ; ne se rendaient jamais aux manifestations et ne faisaient pas grève, aspiraient à une meilleure promotion dans leur travail...

Et pourtant leurs tartinettes battaient comme des castagnettes sous de beaux rêves tendres si joliment guirlandés de petits dessous...

Quel crétin ce Jean-Charles! Lui qui rêvait – cet anarchiste et poète incurable qui ne possédait qu'un sac à dos et un vélo et qui n'habitait au jour le jour que dans des auberges de jeunesse – lui qui rêvait à s'en faire des cartes de France dans ses culottes – d'une fille “bien”... Il en avait trouvé une, chic et classe, gentille à en crever de régal, et pas emmerdante pour deux sous question principes, bondieuseries et autres “sens-du-monderies chocolat-glacées à flanquer la colique trois jours après” ... Elle s'appelait Craqueline et elle était infirmière dans un hôpital de banlieue pourrie...

Le Jean-Charles, il avait été reçu dans la famille de Craqueline, et invité, et écouté car il était poète... Et la Craqueline avec sa frêle

silhouette, son joli visage, ses fringues chic, sa petite voiture, et sa “vision du monde” si peu dérangement, et sa gentillesse de fille simple... Elle “en pinçait” ma foi, pour le Jean-Charles! Un jour elle l'avait accompagné jusque sur le quai du port d'embarquement : il se rendait en Angleterre par le ferry avec son vélo.

... Quel crétin ce Jean-Charles! Il ne lui a même pas envoyé une carte postale, depuis le fin fond des High-Lands ou de la verte Erin!

... Et quelques années plus tard lors d'un “coup de blues” un jour de pluie, claquemuré dans sa piaule et aux prises avec une solitude viscérale, il s'était décidé à lui écrire une lettre de dix pages, ayant retrouvé son adresse dans un vieux carnet... Une lettre qu'il soigna, qui fut presque un “monument littéraire”... Mais à laquelle il n'eut jamais de réponse...

[En souvenir de Jean-Charles, un copain anarchiste et poète, sac à dos et vélo, qui revenait de Grèce où il avait vendu son sang pour acheter à bouffer, et rencontré au centre de tri postal PLM à Paris... Il a fini par en trouver une, par annonce, dans une agence matrimoniale catholique et “bien pensante”. Il m'a invité un jour chez lui, présenté sa femme... qui effectivement, était “très chic, très simple, très

gentille et pas emmerdante du tout, avec un joli visage... Et catholique pratiquante]

La banalité et la vulgarité (qui sont les "deux mamelles de la médiocrité")... Par leur persistance et par leur faculté à s'étendre davantage à la surface du monde... C'est cela qui permet à certaines âmes d'exister...

Tout comme une rose sur un tas de fumier, au lieu de la même rose dans un champ de roses... Et si la rose cependant, risquait sa beauté et sa délicatesse, suait le foudre qu'elle véhicule dans ses veinules, sur ce fumier qu'il lui siérait de voir devenir terreau?

... Peut-être que les plus belles, les plus laminantes et les plus efficaces... et aussi les plus utiles... de toutes les révolutions ; sont celles qui se font... Une bise sur un visage qui t'explose l'âme et quelque chose de dur dans le pantalon qui te propulse le coeur du réacteur à la hauteur des rêves les plus fous devenus soudains accessibles...

... Mais non... "Ils" en sont encore au lance-pierre et au seau plein d'huile de vidange en équilibre au dessus d'une porte entrebaillée...

Et à la trique dans le pantalon avec rien d'autre dans la tête qu'un tapis de danse...

Il était une fois un trou du cul qui pensait...
Et pour un trou du cul, aux dires des trous de bouche bien dessinés... Penser c'est un péché, cela pue et dérange!

Au lieu de vous péter un fa dièse bien naturel dans une réunion mondaine, ça vous fait un vent musiqué de prose qui vous fouette le visage.

Peut-on étrangler un trou du cul qui pense? Le boucher d'un suppositoire afin qu'il ne fasse que des la mineur, le planter sur un vélo sans selle afin qu'il largue ses vérités dans le tube et n'empêche pas de pédaler?

Un trou du cul qui pense ça fait perdre aux cervelles le sens des points cardinaux.

Un trou du cul qui pense ça gêne les trous du cul ordinaires qui pètent avec le cul des autres...

Un trou du cul qui pense ça se laisse pas forcément baiser sur des couchettes de première classe...

Un trou du cul qui pense ça n'a pas de religion, ça pète sur la politique et sur la morale et c'est

moins hémorroïdé qu'un trou du cul qui se prend pour une cervelle.

Un trou du cul qui pense ne laisse souvent rien d'autre à son notaire que la peau dont il est fait...

NOTE : au masculin "Troun' du cu"... au féminin "Troune du cune" (avec l'accent Gascon) ... Mais c'est du Gascon Yugcibien...

Tous les défilés sont inutiles et ostentatoires en fonction de l'esprit et des desseins de ceux qui en haut lieu, les organisent une fois l'an, l'anniversaire ou le siècle et les font précéder de discours, de pompiereries et de décorations sur les vestons, en souvenir de victoires, de batailles ou d'événements historiques...

Les défilés ne redonnent jamais aux gueules cassées le visage de leur jeunesse avant la bataille et ne font pas repousser des phallus là où l'éclat d'un obus avait mordu...

Les défilés, ça dédouane, ça justifie, ça sanctifie... Et avec les messes de surcroît, ça fait puer bon les certitudes qui branlent le monde et produisent de nouveaux champs de bataille, n'éteignent jamais les haines et enrichissent les mêmes forbans...

Un jour on fera peut-être même un défilé

planétaire pour sanctifier quelque révolution culturelle ou autre d'importance et de portée universelle... Et ce jour là, on ne saura pas encore qu'il n'y aura aucun palier historique de franchi...

Un premier mai de la CGT

A Senones, un dimanche en 1983...

Trois semaines auparavant j'avais dit à ma femme : “Si nous n'avons rien dans le frigo ce jour là, nous irons à Senones où la CGT organise une manifestation populaire et propose un repas”.

Tel était le programme de cette mémorable journée : un apéritif en plein air, avec un grand discours pour commencer, sur la place du bourg, puis un repas en commun autour de longues tables, et diverses manifestations ou expositions, ventes de livres et de gadgets...

J'avais envoyé mon bulletin de participation au siège de la Fédération à Epinal. Cinquante francs pour le repas (par personne). Et je m'étais encore inquiété de savoir si pour mon fils de trois ans, je devais aussi donner cinquante francs...

Au jour dit, par un beau soleil nous arrivons à Senones le coeur en fête. Un rapide tour de

ville et nous voilà sur la place puis dans la rue principale... Aucune décoration, pas de musique, pas d'affiches... Renseignement pris, il y avait bien en effet sur la place de la mairie, quelques baraquements : la guitoune de l'apéro, un modeste chapiteau, une tribune découverte et tout de même... pas mal de monde!

Nous débarquons ma femme et moi, avec nos "idées de gauche" voire un peu "anar sur les bords", la bouche en coeur, l'âme en liesse... J'achète à un "vieux camarade" au visage nouveau et ravagé un brin de muguet rachitique – qui "schmuctait que dalle" - avec trois clochettes minables... "Y'en avait presque plus à cette heure, du muguet, tout était liquidé" qu'ils ont dit les mecs!

Et l'apéro quelle affaire! C'était "à l'oeil"... mais fallait voir! Une bousculade monstre, enfin je parvins à me faufiler jusqu'au comptoir en planches. Un demi doigt de Suze, de Martini ou un quart de rouge au choix... Et deux ou trois assiettes de pique-nique emplies de sortes de frites sucrées.

Une "faune hétéroclite" d'humains coiffés pour la plupart de casquettes et scotchés aux pulls et aux vestons de badges rouges ; quelques clodos du coin qui s'étaient donné rendez-

vous, des poivrots “piliers de bistrot” tout heureux de se “rincer la gueule à l'oeil”... Et tout de même... quelques filles chic, bien sapées, de jolies femmes, un peu de “beau monde quoi!”...

A l'heure présumée du repas nous approchons du lieu du festin... Au premier étage, au réfectoire du collège.

Nous arrivons, de nombreuses personnes avaient pris place et certaines en étaient déjà au dessert, au fromage... Une fille au visage chevalin et aux longues dents, enveloppée d'un immense tablier à carreaux, nous place au fond de la salle. Nous attendons vingt minutes et v'là le “casse-dalle” qui se radine : salade de crudités portion ultra congrue, cassoulet en boîte William Saurin... Et au dessert, plus de fromage (il n'y en avait plus), plus de salade, mais en remplacement, une glace en carton comme un pot de yaourt aplati... Et le pinard : dix francs, en sus et servi dans une carafe de 50cl à moitié pleine (du “gros rouge” à 10 degrés du “Père Mathieu”)...

Pour finir nous attendîmes le café – qui ne vint pas – suivant de nos yeux les allées et venues de trois ou quatre serveuses bénévoles... De “petites jeunettes” en mini jupe aux cuisses comme des troncs d'épicéa et chaussées de

bottines en plastique.

Avec ma femme on s'est regardés : nous étions tout tristes et tout déconfits... Elle avait mis une belle robe ; on arrive là dedans de tout notre coeur et de toute notre âme, des idées de fraternité plein les poches, pensant trouver chaleur humaine, réconfort et vraie communication... et au lieu de tout cela, nous tombions dans une ambiance “t'as pas cent balles”!

Arnaqués de première, on nous avait glouglouté notre gentillesse avant même que nous l'exprimions!

Dans l'après-midi le temps se gâta, il fit vent et froid, une bise glaciale et de gros nuages menaçants prirent d'assaut le ciel radieux du matin qui se mit à rétrécir encore plus vite que notre enthousiasme initial. Nous nous réfugiâmes sous une toile de cirque battue par la bise au milieu de la place : étalage de bouquins, de revues et de journaux ; discours de quelques leaders...

Vers 5h de l'après midi fut annoncé un théâtre de guignol devant lequel tous les enfants et leurs parents prirent place, assis à même le sol (heureusement il ne pleuvait pas)... Les marionnettes représentaient des personnages historiques, un Louis XVI ventripotent, des

nobles ficelés comme des saucissons dans un char à boeufs et conduits à la guillotine...

Et en fin d'après midi, bal populaire sur la place.

Une musique pop, boum zing krak, un vacarme de tous les diables, une sonorisation catastrophique... personne ne dansait ; les mecs et les nanas juchés sur des mobs bricolées, ou affalés dans la tribune, sirotaient des canettes de bière ou de coca...

Nous avons filé, ni vu ni connu...

... En 2009 je cotise toujours à la CGT... Mais je n'y crois plus. Surtout depuis que Bernard Thibaut est plus souvent, beaucoup plus souvent à l'Elysée que dans les manifestations...

Je suis de “la ligne dure”... Pas même de celle des “plus jusqu'au-boutistes” qui pour leur part n'ont qu'un seul mot d'ordre, le rapport de force... Certes le rapport de force, je suis “pour”... Mais cela ne suffit pas. Les petites grèves de 24h (qui d'ailleurs ne sont suivies qu'à 50% dans le meilleur des cas), les actions individuelles et sporadiques, les grandes manifestations dans toutes les villes de France avec leurs éternels mots d'ordre (et ce qu'il a de carnavalesque en elles)... Je n'y souscris

plus. J'en ai assez de “battre le pavé” au milieu de gens qui en réalité se sont pour chacun d'entre eux d'une manière ou d'une autre vautré dans le “Système” pour autant que ce Système leur convenait encore tel qu'il était... A présent le Système se montre sous son vrai visage, le plus effrayant, le plus menaçant, le plus insolent et le plus injuste... D'où autant de monde dans la rue, autant d'actions plus violentes et plus spontanées...

Si au moins les centrales syndicales suivies par l'ensemble des salariés et du monde du travail en totalité, décidaient la grève générale et illimitée (que tout s'arrête, que plus rien ne fonctionne)... Peut-être que l'on aboutirait déjà à de vraies négociations, et pas seulement à des dispositions qui en définitive arrangent surtout ceux qui détiennent le pouvoir et la finance...

Si je cotise encore à la CGT, c'est uniquement pour garder le contact avec mes copains de la Poste, des Landes ou des Vosges... que j'aime bien rencontrer lors de réunions amicales une ou deux fois par an...

... Ce n'est pas comme au 1er mai à Senones en 1983 : pour le repas ils ne demandent que 5 euro de participation, et le pastis est offert... Et y'a la convivialité!... Et des femmes chic qui

ne prennent pas une ride sur leur visage...

Minette 1ère

J'ai eu dans les Vosges de 1985 à 1991 une minette tigrée que j'avais adoptée à la SPA.

Trouvée abandonnée dans un garage sordide où elle était enfermée depuis huit jours, elle était tombée dans un fût d'huile de vidange. Recueillie et conduite à la SPA, personne n'en voulait et sans doute était elle destinée à finir ses jours dans l'enclos des “minous pelés”.

Venu à la SPA avec l'intention d'adopter un chat, l'on me proposa un adorable petit matou de quatre mois, “riche et gras”, noir et blanc, bien joueur et bien plantureux... Mais j'ai préféré cette minette tigrée, toute malingre, le poil en bataille.

J'ai eu un mal fou à la “replumer” et surtout à lui faire prendre de “bonnes habitudes”. Son chic -si je puis dire – c'était de “couler des bonzes” derrière le grand living de la salle à manger, et vu l'immensité et la hauteur du meuble tout au long du mur, je vous laisse imaginer les “colombins” de Minette séchant, se durcissant et formant de petites barricades dans les passages inaccessibles à tout balai ou instrument de nettoyage...

“Elle a choué!”... Disais-je, alors que Minette apparaissait “comme si de rien n'était”, surgie de derrière le grand living...

La parka disparue

Inès ne retrouvait pas la parka de sa fille Émilie...

La veille dans l'après midi étaient venus Isabelle et Yves leurs amis, avec leur fille Célestine...

Et Célestine quelques semaines plus tard, avait écrit à Inès pour lui dire la joie de ces retrouvailles par cette magnifique journée de fin Août. Isabelle et Yves, Inès et Alain, ne s'étaient pas revus depuis le déménagement d'Inès et Alain en février de l'année d'avant...

La lettre de Célestine était demeurée sans réponse...

Lorsqu' Isabelle et Yves étaient revenus de vacances début septembre, Isabelle eut un appel au téléphone, d'Inès : “Dis-moi, ta fille, n'aurait-elle pas pris la parka d'Émilie pour s'en faire un doudou avant de s'endormir? Tu m'avais dit que ta fille se faisait un doudou de tout ce qui lui semblait pelucheux et doux? C'est curieux, après votre départ j'ai voulu faire un peu de rangement dans la maison et je

ne retrouve plus la parka d'Émilie!”

Et Isabelle avait répondu : “ Non, ce soir là, je m'en souviens, Célestine s'est mise au lit en tenant entre ses mains le peignoir de bain d'Yves”...

... Une parka tout de même, dans un sac de voyage ou dans un coffre de voiture... Cela ne serait pas passé inaperçu!

Il n'était venu personne durant les deux semaines précédant le séjour d'Isabelle et Yves, chez Alain et Inès...

Alors?

Alors quoi?

Amis, ils avaient été si proches!

Ah, cette parka!... Un drôle de “doudou”, bien rugueux et bien coupant sur ses bords durcis, qui met un terme à une relation d'amitié!

Et les années passèrent...

Célestine ouvrit un blog... Un blog immense, un blog de poète, un blog d'écriture et d'images...

Inévitablement, le blog de Célestine comme une pluie de confettis, neige les mots de Célestine en petits flocons qui jamais ne fondent... Et tombent tels des oiseaux de passage sur les bords de fenêtres...

... Et dans le blog de Célestine il y a l'histoire de la parka disparue, une histoire comme tant

d'autres, recouverte de tous ces nouveaux flocons du jour.

Célestine avait seulement changé les prénoms. Ah, le hasard, le hasard!... Un simple "clic" sur une ligne dans une page de moteur de recherche... Et voilà que saute sur l'écran le blog de Célestine avec l'histoire de la parka disparue !

Paris Colmar

Ah, Paris Colmar, Paris Colmar!...

Tout le monde a entendu parler de cette marche de cinq-cents kilomètres de Paris à Colmar, presque légendaire et à laquelle participent tous les ans des marcheurs chevronnés et déterminés...

... Et le Yugcib, lui, voilà-t-il pas qu'il nous pond une histoire (à sa façon) d'un Paris Colmar... En train!

Une "drôle de marche", oui... À priori...

Par ce froid et maussade matin de février, il prend le train à la gare de l'Est pour Colmar.

Il s'était déjà "tapé" un Paris Brest, un Paris Moulins, un Paris Bordeaux... À la suite d'un échange de missives entre lui et une jeune femme...

Elle s'appelle Ange Marie. Sur la photo, elle fait assez chic, joli visage, bien habillée...

Il bosse de nuit. Il est un peu crevé... et pas dans le plus bleu vif de son âme... Le train part à 6h 13. Un express qui s'arrête dans toutes les villes de la ligne... Une chaleur à crever dans le compartiment. Et dehors, les arbres nus aux branches couvertes de givre, un paysage couleur de caca et tout plat...

Que va-t-il lui raconter ? À Brest, À Moulins, À Bordeaux... Fiasco/fiasco...

À Brest, l'arsenal, les Aristochats au ciné, une ballade en bagnole, les parents hyper sympa (ce qui l'avait beaucoup surpris vu son allure d'apache)... Mais la fille n'en avait à la bouche que pour son frère engagé dans l'armée, que pour ses études à terminer, selon ses dires...

Il eût peut-être suffi d'un effleurement de doigts sur la manche de ce joli petit manteau rouge entr'ouvert sur une robe tout aussi jolie...

Et la vieille Minette dans le logis des parents! Qui ne cessait de détailler de son coussin à chacune de ses approches!

À Moulins elle s'appelait Madeleine et elle lui avait réservé une chambre à l'Hôtel du Parc.

Cela avait "mouru en eau de boudin" en évocation de souvenirs d'enfance difficiles.

"Je vous aiderai, je vous aiderai"... qu'elle

avait dit... Retour dans un autorail rapide par une journée de mars battue de neige et de grésil...

À Bordeaux, c'était une jeune, encore jeune divorcée dont le petit garçon était très polisson ... Il "faisait pas le poids" ce mec en vélo qui n'avait qu'un sac à dos et des carnets dans les poches de son pantalon... Il y avait juste eu quelques frottements assez émouvants dont il était ressorti le slip mouillé...

... Deux heures de l'après midi. Gare de Colmar. Et quel froid! Quelle grisaille!

Elle est là... Il la reconnaît tout de suite. Un grand manteau mais de bonne coupe. Le cou tout emmitouflé dans une longue écharpe de laine joliment nouée et tombant sur un côté du manteau.

Le visage... Ah, le visage! Un peu "chevalin"... mais bon... quelque chose de chic et de discret, presque émouvant...

Le "vous" disparaît au bout de quelques phrases... ça a l'air "bien parti"...

Sa deux chevaux est garée sur la parking de la gare. Comme prévu, ils se rendent à l'auberge de jeunesse où il "crèchera" - en principe - trois nuits...

Visite de l'auberge de jeunesse, puis tour du centre ville. Les boutiques (confiserie,

antiquités, prêt à porter féminin...)

Elle habite dans un tout petit studio (une chambre quelque peu séparée d'un coin cuisine) situé au sixième étage d'un immeuble de la place de la cathédrale... Les deux fenêtres sont mansardées.

Avant le tour de ville, elle le fait monter, l'invite à entrer, lui propose de prendre un café... Et elle se change. La température s'est subitement adoucie, le ciel s'est dégagé. Elle apparaît vêtue d'une robe bordeaux, en laine, de très bonne coupe, ses jambes gainées de bas foncés. Elle n'a plus se dit-il, ce visage chevalin comme tout à l'heure à la gare... Elle est même émouvante.

Ils "font les boutiques" autour de la place de la cathédrale. Elle a l'air assez chic tout de même. Il se sent presque bien à ses côtés...

La nuit vient... Ils gravissent, lui derrière elle, les escaliers du vieil immeuble. Ils vont passer la soirée ensemble et elle le raccompagnera à l'auberge de jeunesse.

Elle avance deux chaises en face d'une petite table puis passe au mini four deux quiches... Elle sort d'un petit meuble bas, une bouteille de vin... Du Pinot Gris...

La bouteille à peine entamée, les deux quiches avalées, le papier gras encore sur la table avec

les miettes éparses , elle se rend quelques instants dans sa chambre d'où elle revient soutenant un énorme album de photos...

Elle ouvre l'album...

Un moment de “flottement”... Une étrange sensation de bien être mais en même temps, une hésitation comme à tendre son visage juste au dessus d'une fleur dont on a perçu l'essence délicate mais qui, parce que cette fleur est une fleur chez la fleuriste, et que c'est veille de fête des mères avec plein de monde dans la boutique, l'on n'ose sentir à la vue des gens...

Elle est bien coiffée, la nuque dégagée, la peau blanche piquée de légères taches...

Il lui vient comme un courant électrique dans les doigts de sa main gauche qui se sont approchés de sa main à elle, posée sur le bord de la table...

L'album... Oh, l'album!

Rien que des photos d'elle avec des bonnes soeurs...

La plus belle... La plus éclatante... À Rome sur la place Saint-Pierre... Elle “pose” aux côtés du Pape...

Rien que des photos de bonnes soeurs, des pages et des pages de photos où on la voit en compagnie de bonnes soeurs...

Voyages de lieux saints, visites de cathédrales,

processions, pèlerinages... Des cars de curés, ou de filles en uniformes bleus...

Elle lui raconte son enfance...

Enfant de l'assistance publique, puis recueillie par les Soeurs... Éducation et pensionnat dans un établissement catholique...

“Ah”... “Oh”... “C'est toi, là?”... Il ne sait plus quoi dire... Il est comme “gelé”...

Il n'y a pas, il n'y aura pas d'effleurement de doigts...

Vers onze heures le soir sous la nuit étoilée et froide, elle le raccompagne à l'auberge de jeunesse. Ils se donnent rendez-vous pour le lendemain dimanche à midi... Elle viendra le prendre à l'auberge de jeunesse...

Dans la nuit, sur le lit de l'AJ, dans son “sac à viande”, il lui vient des insomnies... et un trouble... ça lui fait au plus profond de lui comme un galop de chevaux fous traversant un orchestre aussi long qu'un paysage, et le visage et la silhouette d'Ange Marie jetés sur lui, doucement jetés... Il a un rôle, un long rôle...

Ah, putain, quelle Amérique sur le “sac à viande”!

Il n'y avait plus de bonnes soeurs, plus de pape, plus de cars de curés et de filles en uniforme bleu...

Dimanche midi. Elle est pile à l'heure au

rendez-vous. Elle a la même robe qu'hier...

Elle dit “ nous allons à la cafétéria du Mammouth, on a rendez-vous avec un jeune couple d'amis à moi. Ils viennent tout juste de se marier en janvier, tu verras, ils sont très gentils”...

Très chic en effet le jeune couple...

Ils ont beaucoup aimé les histoires qu'il leur a raconté... Des histoires de son invention. Rires, regards, émotion... Mais par moments tout de même, un peu de gravité...

Un peu traditionalistes et de style “vieille France” du genre “qui va à la messe aux Grands Jours”, les amis d'Ange Marie... Mais sympas.

De toute manière, il n'a jamais été, lui, du genre à “rentrer dans le lard” des gens qui ne sont pas de son monde, à partir du moment où il y a un fond de gentillesse dans l'air.

Un peu “gavatcho”, un peu anarchiste, sac à dos vélo auberges de jeunesse et auto-stop, fringué comme un as de pique, hirsute de barbe et de cheveux, oui certes... mais il a de la ressource et de l'imagination... enfin pas toujours...

Il n'y a qu'avec les acides, les perfides, les constipés de première ou les arrogants, les imbus de certitudes et les condescendants...

qu'il se frite! Ceux là en général, quoi qu'il fasse, qu'il dise ou ne dise pas, qu'il écrive... Il sait qu'avec eux c'est foutu/foutu... Alors, là, oui, on peut “voler dans les plumes”!

Après le repas à la cafétéria du Mammouth, ils se rendent au col de la Schlucht. À deux voitures. La deux chevaux d'Ange Marie (poussive sur la route enneigée du col) devant, et la R8 du jeune couple ami, derrière... Une magnifique après midi grand soleil grand bleu de février ...

Mais en haut, pas de luge ni de ski... Juste un café dans un bar, puis longé les barrières et retour à Colmar...

Ah, le retour... Le retour!

Les amis les avaient quittés à la Schlucht car ils descendaient vers Gérardmer...

L'un à côté de l'autre dans la deux chevaux, Ange Marie au volant, pas un mot ne fut prononcé...

Trente kilomètres rien qu'avec le bruit du moteur de la deux chevaux...

Pas un mot, pas un regard l'un vers l'autre...

Il est sans ressource...

Ça lui porte sur l'estomac...

Il étouffe, il n'en peut plus... Il est obligé de lui demander de s'arrêter, juste avant d'entrer dans Colmar...

Ouvrant la portière de la deux chevaux, il s'arcboute, se tient le ventre et se met à vomir tout ce qu'il peut...

Sans un mot, elle s'arrête devant l'auberge de jeunesse...

Il descend, elle redémarre aussitôt...

Le lendemain matin, le "père aub" au moment de son départ, lui remet une petite enveloppe...

Dans l'enveloppe ce mot d'elle : "Ce n'est pas la peine de nous revoir"...

Retour le lundi matin, départ 10h 24 pour Paris Est...

Même temps gris et froid qu'à l'aller... Paysage couleur de caca et arbres dénudés aux branches couvertes de givre...

Retour sans magie... ou presque...

La bosse dans le pantalon... En face d'une jeune femme chic dans le compartiment, jambes ravissantes croisées et un panier à minou à ses côtés... Et un vieux type en gabardine crasseuse, pas rasé, la main enfoncée dans une poche de la gabardine, comme s'il tenait un revolver, à l'autre bout du compartiment côté couloir...

Cela n'avait tenu qu'à un demi centimètre de bout de doigt, ce demi centimètre qui, franchi, lui aurait fait se jeter doucement sur

elle... Mais c'était un geste, un tout petit geste, ce doigt posé sur sa main, puis sur sa nuque, qu'il avait senti grave à accomplir... Elle eût pu devenir sa femme... Sans doute le serait-elle devenu... Il y avait en elle un fond de vraie gentillesse...

Il aurait été à l'église, oui...

Mais putain, toutes ces photos de bonnes soeurs, ces curés... !

Un jour, une lettre de 14 pages écrite à une autre "jeune femme chic" aurait raison d'un "hier passé à tirer la langue"... Et là, pas de curé, pas de religion, et le "demi centimètre" serait franchi sans la moindre hésitation mais avec une certaine gravité...

... Imaginons une issue différente à la fin de cette histoire...

Il ouvre l'enveloppe. Ce petit mot d'elle "ce n'est pas la peine de nous revoir". Son train pour Paris Est part à 10h 24. Il décide de le rater, ce train...

Il se rend place de la cathédrale. Il est neuf heures du matin. Il tocque à la porte de son petit studio au sixième étage du vieil immeuble.

Elle ouvre. Ils se regardent... Elle est habillée, coiffée... Elle lui dit d'entrer. Sans un mot il se jette sur elle...

Les mots viendront après...

Elle lui dit : “pour l'église, t'en fais pas, j'ai pas de famille, ça sera comme tu voudras. J'aurai pour témoins les amis dont tu as fait hier la connaissance. Ils t'adorent...”

Et il lui dit “ j'aurai pour témoin mon ami, celui dont je t'ai parlé et qui a crapahuté dans toute l'Europe en auto stop et qui a vendu son sang en Grèce pour acheter à manger, et qui s'est marié en décembre dernier. Il viendra avec sa femme”...

... Cinq ans plus tard, il se tue bêtement lors d'une chute en vélo en descendant “à fond la caisse” le col de la Schlucht.

... Il a mieux valu que “ça se passe comme ça a eu lieu”, l'histoire...

Les deux vieux

Il s'appelle Arnaud Le Véloce...

Il est âgé de 64 ans en 2010 (il est donc né en 1946) et il est du “Papy Boum”...

Son copain, celui à qui il “dit tout”, c'est Gabriel Le Gros, âgé lui, de 74 ans...

Ils ont tous les deux, un “petit problème”... Mais pour Gabriel, le “petit problème”, c'est de “l'histoire ancienne” : il s'est fait opérer... Il n'en pouvait plus... De se lever dix fois dans la nuit. Disons que le “petit problème” est devenu un autre “petit problème”... Il le savait... Qu'il en serait ainsi... Mais il a attendu, attendu... Et finalement, il est “passé sur le billard”. Oh, il n'est resté qu'un jour à l'hôpital... Heureusement nous étions encore dans ces dispositions de remboursement de frais médicaux, assez honorables, car la plupart des mutuelles complémentaires (en niveau 2) prenaient en charge l'intégralité des coûts chirurgicaux en l'occurrence pour ce “genre d'opération” somme toute “assez fréquente” chez les “seniors” (déjà bien “rassis”)...

Arnaud est un “leste”... Dans tous ces gestes et petites actions banales de la vie quotidienne, très pragmatiques et “qui ne font pas rêver”... Genre par exemple sortir les poubelles le jeudi soir, aller dans le frigo du haut (parce que celui du bas est hors service) pour prendre un pot de yaourt, faire la vaisselle de la veille au soir dans l'évier du bas (parce que celui d'en haut a le siphon à moitié bouché), effectuer toutes ces allées et venues

dans la maison, du bas à l'étage et de l'étage en bas...

Les WC sont à l'étage, et quand il fait la vaisselle en bas, et que "ça lui prend", il "dansolote" jusqu'au dernier verre essuyé...

Un jour il dit à son copain Gabriel : " Tu sais mon vieux, y'a des fois, quand je "navigue" et que je suis pressé de naviguer pour aller vite sur l'ordi ou dans le jardin, si j'avais du pré sous moi et si j'avais pas de pantalon, je ferais comme la vache..."

"Attends, attends", lui répond Gabriel, " ça, ça veut dire que t'as un problème avec ton adénome prostatique"...

Arnaud : "Tu ne me le fais pas dire! Et en plus quand je pisse je pète! Et là où c'est con, c'est quand je suis avec du monde, que je peux pas y aller tout de suite, que le sac est plein, alors le "crapaud" se contorsionne et ça me fait péter"!

Gabriel : " Tu vois, tu devrais peut-être te faire opérer. Moi, j'en pouvais plus de me relever dix fois la nuit et en plus, à la fin quand je pissais, en même temps je chiais, c'est à dire qu'il me venait de la merde au trou de bale"...

Arnaud : “Tout de même, j'en suis pas tout à fait là!”...

Gabriel : “ Et t”as vu, Arnaud, ce qu'ils mijotent après la réforme des retraites ? Déjà qu'ils ont depuis 2003, salement allongé progressivement la durée des cotisations, de telle sorte qu'on ne peut plus arrêter de travailler avant 62 ou 63 ans... Ils prévoient de reculer l'âge de la retraite à 65 ans alors que les conditions de travail vont devenir encore plus difficiles : stress, pression, plus loin en bagnole, train ou bus... ça, c'est le “grand chantier” de 2010... Mais il y a un autre “grand chantier” en perspective, c'est celui de la réforme des prestations sociales et de l'assurance maladie : tiens, par exemple pour le “crapaud” comme tu dis... Voilà ce qu'ils disent : plus tu tarderas à te faire gratter le crapaud, et moins tu seras remboursé. Ils vont fixer l'âge limite à 75 ans, c'est à dire qu'après, tu seras plus du tout remboursé... Ceci pour inciter les hésitants (qui évidemment tarderont encore le plus possible) à se faire opérer pour moins cher – mais cher quand même- au profit des lobbies et des grands consortiums... Résultat, les riches pourront continuer à faire de la purée jusqu'au delà de 75 ans et les

pauvres se diront ceci : plutôt que d'être obligé de prendre une hypothèque sur la baraque ou de faire un crédit pour pouvoir me payer l'opération le plus tard possible, il faudra que je passe sur le billard quand ça sera encore un peu remboursé ! Et tu penses bien que, vu le nombre croissant de papys qui voudront faire encore de la purée le plus longtemps possible, il y aura que les très/très pauvres qui se feront opérer avant 75 ans"...

Arnaud : “Ah, les salauds! Moi avec ma retraite de 995 euros, comment je vais faire ? J'ai une femme de dix ans de moins que moi, belle et chic à crever de régal, et je veux lui en foutre plein les mouillettes! J'ai pas envie que ça parte dans le pipi et de tressauter du gland à sec dans le trou de son âme chic, elle qui m'adore et m'a jamais fait cocu et moi qui n'ai connu que cette femme là dans ma vie... Je me souviens quand j'étais même, à 9 ans : j'étais déjà monté comme un âne, j'avais une vie intérieure comme des chants et des danses et des marchés Africains et je trouvais con que ça huile pas comme chez les grands et encore plus con que ça tressaute à sec dans l'instant karma ! J'aurais voulu leur tacher la robe d'éclaboussures en paillettes d'étoiles, à mes

petites copines, et avant, bien sentir la nuinuil me mouiller dans le pantalon dans ce long régal que j'avais des silhouettes de mes petites copines... Et même en voyant de belles dames de l'âge de ma mère... Il paraît que dans cette transe là, pour autant qu'elle dure et que ça n'explose qu'après avoir bien/bien nuinuilé tout un après midi... Tu peux pas crever ! C'est à dire que tu deviens pendant ce temps là comme une horloge qui continue à faire tic/tac mais sans que les aiguilles tournent !”

Gabriel : “Ah mon pauvre, comme je te comprends ! Mais moi, tu vois, je peux pas en dire autant : j'ai une femme ratatinée qui s'en fout que je fasse ou pas, de la purée... Et puis, quand je vois une jolie et jeune femme dans la rue, ça me fait le même effet qu'à la vue d'une jolie fleur...”

Arnaud : “Eh bien moi, la jolie fleur, je veux m'y exploser dedans jusqu'au fond du coeur de son réacteur, et que ça coule le long de la tige”!

Gabriel : " J'ai un ami de mon âge qui m'a dit que l'opération consistant à gratter et à réduire ou même à éliminer l'adénome prostatique,

était une opération bénigne n'entraînant pas les conséquences que tu évoques, Arnaud" !... Soit dit en passant, en ce qui me concerne, les conséquences sont bien celles dont tu parles"... Il est vrai que j'ai été opéré il y a six ans !

Arnaud ; " Il doit être bien informé, ton ami ! Pour ma part, j'ignore quels sont réellement les progrès de la médecine et de la chirurgie en la matière... Mais je tiens une information qui m'a été communiquée en 2004 par un jeune médecin urologue que j'avais rencontré lors d'une promenade culturelle dans les environs de Bordeaux... Nous en étions venus à parler de ces problèmes là, et je lui ai posé la question dans les termes dont tu te doutes bien, Gabriel... Il m' a dit que cela ne changeait rien pour le plaisir ressenti, mais que ça partait dans la vessie au lieu de s'évacuer comme avant...

Inutile de te dire, Gabriel, que ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, cette information!"

Gabriel : " J'ai maintenant une autre question à te poser, Arnaud : pourquoi appelles-tu Lambda ces gens ordinaires dont tu parles dans tes histoires?"

Arnaud : “ Sais-tu, Gabriel, la différence qu'il y a entre les lambdas -avec un petit l – et les Lambda – avec un grand L”?

Gabriel : “Il faudrait déjà savoir ce que c'est que les lambdas...”

Arnaud : “ Crois-tu qu'on soit des lambdas ?”

Gabriel : “Ah, ça y est, je vois... Les lambdas ce sont les gens que tu vois et que tu observes, et auxquels tu ne peux donner un nom et dont tu ne te souviendras jamais du visage qu'ils ont”...

Arnaud : “Oui c'est cela même! Parce que ceux qui ont un visage typé – en particulier les femmes chic- ça, c'est pas des lambdas... Et je vais te la dire, moi, la différence... Voilà : les lambdas avec un petit l, ce sont les gens qui n'ont pas cette vie intérieure comme des chants, des danses et des marchés Africains et qui par conséquent, ne baisent jamais en rapport avec cette vie intérieure. Ceux-là en général, ne baisent qu'à poil, sur un pieu, le soir ou le matin, et sans trop de préliminaires... Et les Lambdas avec un grand L, c'est déjà

presque des intellectuels : ils baisent avec quelques préliminaires, pas forcément sur un pieu, pas forcément à poil et plus ou moins en rapport avec une vie intérieure qui, sans être comme celle des chants, des danses et des marchés Africains, n'en est pas moins soutenue par quelques rêves d'un possible ailleurs et autrement”...

Gabriel : “Ah, putain! Tu crois pas que tu vas un peu loin dans ton raisonnement?... Lambda, lambda... ça, c'est presque du racisme !

Arnaud : “Pas du tout! En privé, les yeux dans les yeux, quand tu causes vraiment/vraiment avec les gens, quelle que soit leur culture, si ils ont été beaucoup ou pas beaucoup à l'école, s'ils croient en dieu ou pas... Y'a plus d'lambda avec p'tit l ou grand L! Lambda, c'est pour la philosophie! Et puis tu sais, je vais te dire : c'est à toi de déterminer (si tu peux) si au fond de toi, t'es lambda ou pas, avec un p'tit l ou un grand L, quand je débite ma philosophie”...

Gabriel : “Vu comme ça, je te suis... Je te suis... Enfin, presque!”

Arnaud : “T'as déjà vu dans des thés dansants ou des bars concerts de vieux dans les villes thermales, ces papys mamies se tortiller le cul au rythme de la salsa ou de la lambada, des après-midi entières? Ça c'est l'oeil qui voit, avec la pensée que t'en a, en fonction de ta culture et de ta vision du monde... Et c'est rigolo, de se gausser de ces papys mamies... Tout comme de fulminer truculent à propos de ces filles au cul moulé dans des futals piercingués... Mais c'est désespérant une pensée satisfaite, une pensée qui ne coule que d'idées qu'on se fait... Les idées singent la pensée comme l'ennemour singe l'amour...

Gabriel : “ Alors pourquoi tu fulmines et trucules ? Pourquoi tu provoques, pourquoi il t'arrive comme ça, de but en blanc, de rentrer dans le lard des gens? Pourquoi tous ces propos, toutes ces histoires si raides, pourquoi ces tabous brisés, ces mythes percutés et ces culs moulés caricaturés?

Arnaud : “ça, c'est pour que ça rende du son, pour que l'arbre il crie sous la poussée du vent... Pour que, quand je monte le rocher jusqu'en haut de la montagne, alors que tout le monde sait que le rocher va rouler en bas une

fois en haut ; il y ait des gens – et pas forcément des amis très chers - qui se mettent avec moi, à pousser le rocher... Je le redis encore : c'est pas une punition de quelque dieu, de devoir sans cesse faire remonter le rocher. C'est quelque chose d'heureux...

*“Les dieux avaient condamné Sisiphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir”...
[Albert Camus]*

Le petiot

Il a sept ans ce dimanche, le petiot...
Sept ans... En fait il en paraît treize, le petiot...
Il sait déjà tout... Enfin... comme on peut “tout savoir” à l'école de la rue ou dans les grandes classes de la Maternelle... La Télé, les potes, la “shoote”, les filles, les combines et les petits trucs... la vie quoi !

Il a sept ans ce dimanche, le petiot...
Et en ce jour si beau, beau et chic comme une robe de maman, en ce jour doré tout empli des fragrances de toutes les feuilles à moitié

mortes de l'automne... L'on a fait venir toute la famille à la maison pour un grand déjeûner dans le grand salon... Et l'on a mis les grandes rallonges à la table.

Papa en costume, Maman dans sa robe chic, Mamy dans son tailleur de trente ans de mariage, Papé dans sa belle salopette de saltimbanque (Papé est un artiste), les grand'tantes engoncées dans leurs vestes étroitement boutonnées, Petite Mémé dans son éternel grand tablier noir fraîchement repassé, le Vieux Pépé dans sa veste de velours noir à grosses cotes (il a pris son accordéon), Tonton en knickers et bottes de cuir et de larges bretelles sur sa chemise... Et Tatie, la jeune et affriolante Tatie, la nouvelle amie de Tonton en ensemble pantalonant...

On n'a pas fait venir les petites cousines (les filles de Tonton)... Elles sont en fin de carrière de rougeole et toussent encore, et c'est Ursuline, la voisine de palier de l'HLM de Tonton, qui les garde... et leur fera des crêpes... Ah les petites cousines ! Le petiot, une fois, il les a troussées dans la cave !

La Tatie en ensemble pantalonant, elle a peut-être un joli visage et des fesses qui tournicotent... mais qu'est-ce qu'elle est tarte ! Au gâteau bien plantureux, architecturé

comme une tour de Babel, rutilant de crème rose et tige d'évêque, surmonté de sept bougies bleues... Le petiot a soufflé très fort... Mais ce sont les yeux de sa maman qui ont donné de l'élan à son souffle... Jamais, jamais, il ne lui avait vu ces yeux là, à sa maman... C'étaient des yeux qui balayaient d'un seul coup toutes les sciences des potes, de la Télé et de l'école de la rue...Et ça faisait un bien fou, une fulgurance...

Elle portait une très jolie robe, très bien coupée, maman...

Au gâteau, il n'avait plus faim, le petiot... C'est que... après trois fois du rôti et des frites...

À la cantine il donnait toujours sa part de gâteau à l'un de ses camarades. Mais il brandissait une pancarte "rabiote" quand venait le plat de petits pois ou de patates ou de pâtes ou de carottes...

Au gâteau, une fois soufflé les bougies, il disparut sous la table, le petiot...

Et personne ne s'inquiéta désormais de ce qu'il fit, le petiot, sous la table...

Il se sentait un peu flou, le petiot...

Et toutes ces grandes personnes qui discutaient sport, politique, actualités, événements de la ville...

Par moments, de grands éclats de rire...

Des rires qui ne le faisaient pas du tout rire, le petiot...

C'était bien, sous la table, tout de même !

Il lui vint un souvenir...

Il avait trois ans passés... Papa et Maman suivaient à la télé une émission de variétés... Il était assis en tailleur en face d'un vieux train déglingué aux gros wagons cabossés et aux rails disjoints... C'était du plancher à l'époque, dans le salon...

Il venait de faire pipi dans sa culotte et à portée de ses bras, il y avait un tas de vieux journaux... Il avait froissé les feuilles de papier journal et épongé tout autour de lui, le pipi répandu en étalant les feuilles mouillées jusqu'au plus loin possible... ça lui avait beaucoup plu... il en avait eu le zizi tout dur... À l'école maternelle, Mario son copain lui avait raconté que les grands quand leur zizi devenait dur, ça faisait du lait qui sentait une drôle d'odeur...

Il avait fait pipi dans sa culotte, tout doucement, comme s'il essayait de se retenir mais que ça coulait quand même...

Alors que les rires caracolaient au dessus, d'un bout à l'autre de la table, et que Tonton racontait une histoire salée en faisant sa grosse voix... Il vit, le petiot, devant lui, tout près,

vraiment tout près... les jambes de sa maman, croisées, si belles, si belles... et nues... jusqu'aux genoux où s'arrêtait la robe...

Il se sentit envahi d'un bien être fou...

Quand il se “touchait le pipi” les matins où il restait au lit jusqu'à dix heures, ça lui faisait du bien... Mais pas à ce point là, comme ce dimanche après midi sous la table, près des jambes de maman...

Il n'avait même plus besoin de se toucher... Il en suffoquait, il en râlait... Et très vite – mais vite comme dans un grand train express lancé à toute allure mais où, de la vitre du compartiment le paysage ne défile plus du tout – son zizi aussi dur qu'une barre à mine se mit à tressauter, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois... dans sa culotte...

C'était comme si le zizi avait traversé la culotte, s'était dressé jusqu'aux genoux de maman, et doucement frotté du bout, au bord de la robe...

Personne n'a jamais, jamais su... Maman, à ce moment là, riait si fort, à cent lieues de pensée de son petiot !

Et le petiot, il a plus jamais essayé de trousser ses petites cousines dans la cave ou ailleurs en quelque endroit “défendu”...

Le petiot, “ça”, ça lui est resté...

Le copain Mario il avait dit : “les grands font de la purée, et les vieux quand on leur a gratté le crapaud, ça tressaute à sec comme aux gosses”...

Ah le petiot !... S'il avait pu faire de la purée, pour ses sept ans ce dimanche, ça aurait traversé la culotte et giclé sur le bord de la robe de maman...

Elle a jamais su, maman...

Petiot, il a fait un coquillage secret rempli de bonbon venu des étoiles, caché entre des planches d'une cabane qu'il ne fait visiter à personne...

Ah, le petiot, le petiot !

... Et au fait... La petiaude ?

Ah, les vieux, les vieux !

... Et au fait... Les vieillettes ?

Du rouge dans le tableau

J'ai mis du rouge dans le tableau

De ce rouge là, oui !

Du rouge comme si je ne voyais que ce rouge là

Même si je mets dans le tableau

D'autres couleurs

J'ai esquissé dans le tableau des formes et des

formes
Des formes entremêlées
Des formes désordonnées
C'était le rouge, ce rouge là, dans mon tableau
La couleur dominante
La couleur pressée au couteau
La couleur tracée et griffée au burin
J'ai mis du rouge, ce rouge là
Dans le tableau
Le tableau qui demeurera toujours inachevé
Battu par le temps
Battu par les regards
Et les regards ne disent pas ce qu'ils voient
Que peuvent-ils dire d'ailleurs
L'on ne sait, l'on ne voit
Que les rouge ou les couleurs qui peuvent faire
dire
Et qui appellent à dire dans toutes les couleurs
Ah, si!
L'on dit parfois
Dans la couleur du temps ou du jour
La couleur qui coule
La couleur des rumeurs
La couleur dont on dit
Qu'elle est celle de ceux qui savent peindre
Peindre pour des regards qui aiment à être
léchés
Oui, j'ai péti ce rouge là

Je l'ai torché partout sur le tableau
Je savais ce que l'on en dirait
Je savais surtout ce que l'on n'en dirait point

Et merde
Vous me faites chier
Avec vos podiums
Avec vos compètes
Avec vos vases sacrés
Avec vos références
Avec vos petits froncements de nez

Et si, de vous, j'aimais le rouge
Ou la couleur
Que les couleurs du monde
Ont dilué ou décoloré

La petite pièce à changer, dans la grande machine

Cela se passait au dernier étage d'un très grand immeuble aussi haut que par exemple, la tour Maine Montparnasse à Paris...
Il était intérimaire et polyvalent dans cet espace de bureaux et de postes de travail s'étendant à perte de vue tout au long de l'étage, le dernier étage de l'immeuble. Des cloisons et des parois en verre, ou des rideaux

à lamelles métalliques séparaient les postes de travail sans les isoler les uns des autres et l'ensemble de l'espace de travail paraissait constituer une structure homogène et complexe. De nombreuses personnes travaillaient dans ces " alvéoles ", ou y exerçaient une activité intense, bruyante, et surtout fébrile, ponctuée d'ordres secs et brefs aboyés par des microphones ou de petits haut-parleurs. Les gens en tous sens effectuaient d'une alvéole à l'autre des déplacements rapides et les visages étaient crispés, tendus, tordus.

Son poste de travail se trouvait près de l'une des fenêtres de l'immense salle. Alors que l'environnement était ultramoderne, les fenêtres semblaient dater d'une autre époque, s'ouvrant avec difficulté en manoeuvrant une grosse poignée rouillée. Dans son bureau en dessous de la fenêtre il y avait un radiateur en fonte de chauffage central, assez haut. De telle sorte qu'il était mal aisé d'ouvrir la fenêtre.

La fonction qu'il exerçait au sein d'un Système et d'une Structure très complexes d'activités diverses, était imprécise mais multiple, si multiple qu'il devait à tout instant réagir en des situations totalement imprévues, difficiles, contraignantes, épuisantes et rébarbatives, sous

la menace permanente, les directives contradictoires, parfois incompréhensibles, les ordres secs, brefs et brutaux de ces diffuseurs automatiques qui aboyaient sans cesse et ne laissaient aucun répit.

Entre autres fonctions ou tâches répétitives, on lui en avait rajouté une, depuis peu de temps, et qui était d'une importance capitale pour le fonctionnement du Système. Cela consistait à changer assez souvent un tout petit élément dans une machine énorme, une petite pièce pas plus grande qu'une tête d'épingle, selon une procédure délicate exigeant beaucoup de patience et d'attention. Il n'avait pas été formé pour ce genre de travail, et le mode opératoire n'était pas très clair. De plus, cette tâche, incluse dans un programme en perpétuel changement, d'activités précises et très diverses, pouvait par omission ne pas être effectuée, auquel cas c'était la catastrophe, parce que la grosse machine se grippait et il s'ensuivait toute une cascade de dysfonctionnements à tous les niveaux de la Structure et du Système. En outre, les gens qui travaillaient dans le Système ou y exerçaient leur activité se trouvaient alors directement touchés, sensibilisés par les conséquences des dysfonctionnements. Cela pouvait aller jusqu'à

la perte de leur emploi ou leur exclusion de la communauté.

Si l'on oubliait une fois, une seule fois, de changer le petit élément, le lendemain cependant, il existait tout de même une procédure de secours qui permettait à la grosse machine de fonctionner partiellement. Alors les conséquences, bien que significatives, n'étaient pas trop catastrophiques. Cette petite pièce ne pouvait être utilisée que le jour présent, et pas un autre jour.

Dans l'engrenage et dans la complexité des fonctions, des responsabilités, des tâches répétitives et de la diversité des mécanismes, avec cette réactivité imposée par les situations les plus inattendues, les plus absurdes aussi... Il n'était guère possible d'assurer un service « sans failles »... Les erreurs, les oublis, ne pouvaient être que fréquents, générateurs de " stress ", de dysfonctionnements et de préoccupations épuisantes.

Le patron du Département structurel dans lequel il travaillait était une jeune femme assez séduisante, agréable en apparence, très bien habillée, mais très " dans le sens du monde ", c'est à dire parfaitement " bien dans sa peau ", sûre et inféodée aux valeurs du Système, et cherchant visiblement à " monter plus haut "

dans la hiérarchie. Elle était hypocrite et cauteleuse. Les gens qu'il côtoyait paraissaient sympathiques et il les connaissait depuis longtemps. Mais il ne les percevait que selon leurs apparences...

Ce qui devait arriver, arriva...

Un jour il oublia de changer la petite pièce. Le lendemain ce fut le branle-bas de combat. Cela le perturba au delà de toute mesure, d'autant plus que tous ces longs mois précédents de " stress " quotidien l'avaient peu à peu usé. Et il découvrit alors les gens tels qu'ils étaient, au fond, sous leur véritable jour : égoïstes, individualistes à l'excès, uniquement préoccupés de leurs besoins et de leurs aspirations, moqueurs, cruels, indifférents, hypocrites, ne se référant qu'à des critères d'appréciation et de jugement, des idées et des opinions qui étaient ceux du " sens du monde ".

Pour comble de malchance il s'empêtra dans la procédure de secours... Plusieurs situations inhabituelles, totalement imprévues et ayant exigé beaucoup de réactivité l'avaient absorbé à un point tel, qu'il n'avait pas pensé de suite à la Machine. Aussi ce matin là, le Préposé à la manutention des rouages de la Machine, qui avait une tête de brute, l'apostropha

sévèrement et lui asséna : " Ah, on est beaux... cette fois, on peut tous plier bagage, on est bons pour se retrouver tous dehors..."

Alors en un éclair voici ce qui se passa dans sa tête : puisqu'il venait de commettre l'irréparable et que désormais l'existence n'avait plus aucun sens dans cet univers absurde, il décida de se précipiter vers la fenêtre, de l'ouvrir et de se jeter dans le vide. Pour cela il devait se hisser sur le radiateur, agripper la poignée rouillée, ouvrir la fenêtre et prendre appui sur le rebord afin de sauter...

Il pensa cependant que, le voyant faire, les autres se tenant à proximité et réalisant qu'il allait sauter, réagiraient et que l'un d'eux tenterait de le retenir juste avant... Mais il sentait bien aussi, que c'était là un pari impossible et d'un geste déterminé il saisit la poignée, ouvrit la fenêtre et monta sur le radiateur en déchirant son pantalon et en s'écorchant, prenant appui sur le rebord... Et bascula dans le vide.

Personne ne s'était précipité vers lui afin de le retenir. Alors, comme suspendu dans le vide, à une hauteur vertigineuse, il vit le sol, la rue, les voitures, en dessous, et il sut que c'était trop tard. Sa dernière pensée fut une vision précise de ce qui allait se passer : les gens,

consternés, hypocrites, devant son cadavre disloqué et qui disaient " Pour si peu, tout de même ! "

Lorsque cette dernière vision s'évanouit, aspiré dans le vide, avant de sombrer dans l'inconscience, de s'écraser brutalement au sol, il ne regretta plus d'avoir sauté...

L'enquête effectuée par les Autorités conclut à un acte désespéré et délibéré consécutif à une situation ressentie comme intolérable et traumatisante. À aucun moment dans les interrogatoires, durant l'audition des témoins l'on pensa que les personnes présentes au moment du drame auraient pu intervenir.

La vieille voiture

Il marchait sur une plage, au bord de l'océan... En un pays inconnu et rien, le long du rivage, ne lui permettait d'identifier le lieu en lequel il se trouvait. C'était un rivage rocheux et non loin de la plage étroite au sable terreux, sale et jonché de débris, au dessus d'un assez vaste terre-plein s'étendait une terrasse rocheuse, presque plate, sur laquelle était garée sa vieille voiture toute cabossée et tachée de rouille.

Trois énergumènes à la mine patibulaire

s'invectivaient, se poursuivaient, se lançaient des cailloux, tout autour de lui sur la plage. Puis les trois types montèrent sur le terre plein, avisèrent la vieille voiture, firent un cercle autour d'elle ; l'un des types parvint à ouvrir une portière, mit le moteur en marche, les deux autres s'engouffrèrent un moment dans la voiture, ressortirent, reformèrent le cercle, et celui qui l'avait mise en marche la fit tourner sur elle même comme une toupie, très violemment, en faisant " miauler " atrocement le moteur, fumer le capot, les roues, imposant à l'embrayage une souffrance insoutenable.

Il arrive en courant, armé d'un long bâton noueux et fourchu, récupéré sur le sable, se précipite sur les types qui s'éloignent un peu de la voiture, porte des coups violents par la portière vitre baissée, à la tête de celui qui se trouvait au volant. Le type sort brusquement de la voiture, rejoint les autres.

Ce qui l'enrageait le plus, c'était que cette vieille voiture lui rendait encore service et qu'il en avait besoin. Il monte dans la voiture, referme brusquement la porte car ils étaient encore là, tout près, les salauds, faisant cercle autour de lui, le narguant, le menaçant... Alors, fou de rage, ivre d'une violence inouïe, il tourne la clef de contact, appuie sur la pédale

d'accélération et dans un miaulement, un hurlement de moteur et de ferraille, il " fonce dans le tas ". Il en percute deux, qui volent à trois mètres au dessus du sol avant de retomber disloqués et bouscule l' autre qui tombe et passe sous les roues, puis il s'éloigne, les laissant blessés, en sang. Il vit dans le rétroviseur, que l'un d'entre eux avait la tête éclatée.

La nuit tomba rapidement, il roula sans éclairage, emprunta plusieurs petites routes désertes, changeant de direction aussi souvent que possible, ne sachant plus désormais où aller dans ce pays inconnu... Un chemin étroit et tortueux dans un paysage d'arbustes et de buissons épineux enchevêtrés le conduisit vers une forêt inextricable et très dense dans laquelle il entra, suivant une piste défoncée. Tout à coup devant lui, en haut d'une côte courte et raide, s'ouvrit une fenêtre de ciel, entre les feuillages épais des arbres... Il accéléra, comme pour « avaler » cette côte, mais c'est un abîme dans lequel la voiture plongea et lui dedans, un abîme vertical, un mur de roches, de terre et de racines... et tout en bas, très loin en bas, une nappe floconneuse de brumes grises... ou de cendres, ou de vapeurs bleutées... Une étrange nappe de ciel

brouillé, toute éclaboussée de fluorescences vertes...

Les deux abîmes

C'était un train d' un seul wagon. Et dans ce wagon il était accroché et penché vers l'extérieur sur le bord de la fenêtre brisée d'un compartiment. À ses côtés se tenaient également trois autres personnes elles aussi accrochées à la fenêtre et en même temps, à ses épaules. Au dessous d'eux, une grappe de gens accrochés aux jambes de ces trois personnes et très curieusement le wagon n'avait pas de plancher. Vers le bas, du côté de l'intérieur du wagon, s'ouvrait un abîme incommensurable, tout noir, qui semblait ne pas avoir de fond, ni de limites. La grappe de gens accrochés, également, n'avait pas de fin, non plus. Sur le rebord de la fenêtre des morceaux de verre brisé, tranchants, aigus, de formes diverses, s'enfonçaient dans ses bras, lui déchirant la paume des mains. Les trois autres personnes à ses côtés avaient les mains déchirées et elles s'efforçaient désespérément de se hisser comme lui sur le bord de la fenêtre pour se pencher vers l'extérieur. Mais il était difficile, sinon impossible,

d'envisager de sauter par la fenêtre. Car le wagon sans fond, vu depuis l'extérieur, semblait suspendu, en équilibre instable, ne tenant que sur un rail à peine posé sur un socle d'éclats de roches et en contre bas, à environ un mètre du rail, s'ouvrait un ravin ou plutôt un gouffre dont la pente abrupte, caillouteuse, était par endroits recouverte de buissons épineux, de ronces, de petits arbustes desséchés et tordus. Il ne pouvait pas voir depuis le bord de la fenêtre, le fond du ravin. Sur les éclats de roches et les pierres acérées qui constituaient une bordure étroite le long du rail ainsi que des éboulements vers le ravin, il remarqua une substance visqueuse, glissante, comme un verglas épais. Et ce verglas était lui-même criblé de tessons de bouteille, d'éclats métalliques tranchants et lumineux.

Il sentait bien qu'en dessous de lui dans la grappe des personnes agglutinées, quelques unes de ces personnes faisaient des efforts désespérés pour s'accrocher et grimper les unes sur les autres afin de parvenir toujours un peu plus haut vers le rebord de la fenêtre. Mais ces personnes ne savaient pas ce qu'il y avait dehors.

Que faire ? Sauter, rouler en boule sur les éclats de roche hérissés de morceaux de verre,

puis, inévitablement, tomber dans le ravin ? Ou se maintenir, de plus en plus en plus déchiré, perdant du sang, sur le rebord ? Et pour finir, lâcher prise, entraîner dans une chute sans fin, tous ces gens, vers un abîme incommensurable ? À son avis, s'il devait y avoir un " fond " quelque part, ce ne pouvait être que du côté du ravin...

La grappe des personnes agglutinées faisant chacune d'entre elles des efforts désespérés pour grimper par dessus toutes celles qui précédaient et ainsi se hisser peu à peu plus près du rebord de la fenêtre... Était interminable à ses yeux et représentait un poids énorme à soutenir et à entraîner... Il réalisa que pour passer d'un abîme à l'autre, soit de celui s'ouvrant à l'intérieur du wagon et qui n'avait pas de fin, à celui s'ouvrant à l'extérieur et qui avait peut-être un « fond »... il aurait fallu que le rebord déchiqueté et tranchant de la fenêtre s'abaisse au moment du passage, de l'interminable passage de la grappe des personnes accrochées les unes aux autres... La seule alternative qui s'offrait à lui, dans une logique aussi évidente que froide, était de se couper brutalement de la grappe des personnes agglutinées, et de sauter, lui et les trois autres personnes l'accompagnant, délivrés du poids

énorme de la grappe... Mais il y avait encore, avant la chute le long de la pente abrupte du ravin, cette bordure étroite et hérissée d'éclats tranchants, le long du rail paraissant suspendu... Et qu'en était-il en vérité, du « fond » de l'abîme s'ouvrant à l'extérieur?

La clef perdue

Avec sa femme, il avait décidé d'aller se promener du côté de L..., une petite bourgade située à quelques kilomètres de l'océan. À un certain moment il fut préoccupé par un problème de clef oubliée ou perdue, et se souvint très précisément de l'endroit où cette clef devait se trouver. Il dit alors à sa femme : " reste ici, j'en ai pour une demi-heure aller retour et je te rejoins près de l'église". Ils demeurèrent à M... tout près de L... et la clef perdue selon lui, se trouvait dans l'herbe tout près de la porte de leur logement...

Il prit place dans la voiture, une vieille Renault, et fonça donc vers M... Quelques kilomètres plus loin dans une ligne droite, alors qu'il roulait à 110 kilomètres à l'heure, la pédale d'accélération se bloqua au plancher sur une simple pression de son pied, et il fut emporté par la vitesse sans avoir la possibilité

de ralentir. La pédale restant comme obstinément vissée, clouée au plancher, il vit que l'aiguille du compteur atteignait le chiffre de 180. Il ne maîtrisait plus rien, entraîné dans cette vitesse vertigineuse, figé, glacé d'effroi, réalisant qu'il allait mourir, c'est à dire s'écraser contre un arbre ou contre une autre voiture. La route, entre L... et M... n'est pas une route pour une telle vitesse : impossible de distinguer les bas-côtés, du milieu de la chaussée, à cette allure là. Il semblait que la voiture dans sa trajectoire, prenait toute la largeur de la route. Inévitablement, quelqu'un allait survenir en face.

Ce fut une très jeune femme, dans une petite voiture, qui survint, et en l'espace d'une fraction de seconde, il put apercevoir le visage de cette jeune femme. Dans cette même fraction de seconde, il réalisa qu'en explosant lui-même, il allait du même coup faire exploser aussi ce visage... C'était comme s'il entraînait tout droit dans cet " enfer " dont parlent les religions, un enfer absolu... Parce qu'il savait comment cet accident serait interprété : l'on ne dirait pas autre chose que : " il roulait à une vitesse excessive, ce fou, il s'est tué, mais il a tué en même temps une jeune femme qui revenait de son travail et regagnait son

domicile. " Même sa femme ne comprendrait jamais pour quelle raison il roulait aussi vite ni ce qui avait bien pu lui prendre, lui qui n'aimait pas la vitesse et ne prenait jamais de risques.

La toute dernière vision qu'il eut avant le choc, fut celle de la silhouette agitée de sa femme, effectuant pour la dixième fois peut-être le tour de la place de l'église, inquiète de son absence prolongée... Et ces éclairs bleus de girophares balayant les arbres...

Les deux maisons

La maison dans laquelle il vivait n'était ni celle où il avait vécu dans le Nord de son pays ni celle où il s'était installé dans le Sud de ce même pays. Il ne reconnaissait d'ailleurs pas le pays où il vivait à présent. Cependant cette maison semblait être les deux à la fois, celle du Nord et celle du Sud... Selon un arrangement complètement différent. Et dans cette maison un soir d'été, régnait une animation inhabituelle : des gens de plusieurs époques différentes de son existence, qui étaient des parents, des amis ou même de vagues connaissances, en assez grand nombre, se trouvaient là, conviées ce soir à un gigantesque

festin, avec de nombreux jeunes garçons et filles, qui eux, semblaient être des camarades de sa fille âgée de 18 ans et de son fils de 24 ans. Tous étaient étonnamment sympathiques, très joyeux, très drôles. Ce n'était pas, à proprement parler, comme une fête ordinaire dans le genre des fêtes que l'on fait, pour un anniversaire ou tout autre évènement. C'était, bien sûr, une fête, mais l'on sentait que cette réunion avait un but, une finalité, laquelle, il ne savait pas.

Toutes les pièces de la maison n'étaient meublées que de tables et de chaises... Pas de lits non plus, mais seulement des couvertures et des tapis de sol un peu partout, dans les couloirs. Tout ce qu'il y avait à manger se trouvait réparti sur toutes les tables. Il régnait une grande luminosité, par d'immenses baies vitrées tout autour de la maison, et c'est cela qui différait de cet étrange mélange des deux maisons, celle du Nord et celle du Sud...

Et l'animation qui régnait ce soir là, donnait en même temps une impression de calme, de paix intérieure tout au fond de soi, et il semblait que le temps dans ses heures et même dans ses minutes, ainsi que les instants vécus... Ne pouvaient être perçus qu'en une dimension inconnue jusque là...

L'enfant géant et son souffle d'amoureux

... Il serre entre ses doigts la petite silhouette aux os qui craquent. Mais la silhouette ne se rompt point, son battement de coeur d'oiseau emplît le géant... Et le géant rit et pleure.

Il n' y a plus cette fragilité de l'être dans la petite silhouette... Rien qu'une grande force toute droite, souveraine, inépuisable... Que l'enfant géant vient de soulever entre ses doigts.

Lorsque transparaît la fragilité de l'être dans sa voix, dans son regard, dans son visage, dans ses gestes maladroits et dans ses hésitations... Le "Kador", cette espèce d'humain qui court les rues, les publics, les marchés et toutes les petites affaires selon les arrangements ou les plaisirs qu'il cherche... Se pourlèche, ses flancs vibrent de la faim qu'il sent en lui, de cet être dont il va se régaler ou qu'il va écarteler ou salir de ses baves...

Mais il ne "sévit" point que des "Kadors" en ce monde... Il y a aussi ces enfants géants au souffle d'amoureux, conscients ou non de ces étranges forces qui les habitent ; ces enfants géants qui d'une autre manière "séviennent"

(mais ne sévissent qu'aux yeux des Kadors)...
Ces enfants géants vibrant de toute leur âme
d'une faim différente de celle des Kadors,
d'une faim qui ne “prédate” pas, d'une faim qui
se soulève comme une respiration d'amoureux.
Alors ce qui est ressenti, ce qui émeut à la vue
de cet être fragile devenu soudain si proche,
fait vibrer le grand corps du géant tout entier.
Et il n'ose, l'enfant géant, approcher et encore
moins toucher ce qui l'émeut autant...

Il va donc la chérir, cette fragilité apparente de
l'être, la chérir d'un amour de géant, chercher à
la protéger de toutes ces lèvres brûlantes qui
rôdent en pleine lumière ou dans les plis
mouvants de l'ombre.

Nous avons tous, parfois, de ces fragilités qui
sont comme de petites plaies ouvertes sur
notre peau...

Les lèvres de l'enfant géant au grand souffle
d'amoureux, ne sont jamais putrides, suceuses
ou buveuses... Elles se posent doucement sur
la plaie qu'elles cicatrisent.

Ainsi est la faim de l'enfant géant au souffle
d'amoureux : une faim qu'il communique et
partage de tout son être avec l'être dont la
fragilité l'émeut...

... Les plus belles joies du monde sont celles
qui nous viennent mouillées comme des

oisillons heureux d'être nés, alors même qu'elles demeurent par nature, dures et tendues comme des bouts de bois...

J'ai rien pompé à ce merdier!

Je ne comprends pas la vie telle qu'elle nous est enseignée, avec le nuisible, le dangereux, le mauvais, le laid, voire l'inutile d'un côté ; et le bon, l'utile, le joli, le sent bon, de l'autre...

Je ne comprends pas la mort telle que la nature humaine nous la fait sentir avec la conscience aiguë de sa réalité et de son irrémédiabilité.

Je ne comprends pas la haine.

Je ne comprends pas l'amour mélangé avec le culinaire, les courses et les toilettes.

Je ne comprends pas pourquoi il faut BAC plus 5.

Je ne comprends pas tout ce qui se dit ou s'écrit et qui ne change rien ni dans notre vie ni dans la vie des gens qu'on aime.

Je ne comprends pas la politique, ni pourquoi les races, les religions, la nostalgie, le passé, l'avenir, les grandes idées...

Je ne comprends pas ce que l'on nous fait croire ni ce que l'on ne nous fait pas croire.

Je ne comprends pas les mots qui trompent.

Je ne comprends pas l'argent.

Je ne comprends pas être ou ne pas être.

Je ne comprends pas « je t'aime » à répétition comme quatre bises vives sur les joues à chaque bonjour...

Pour qui, pourquoi, comment et ça sert à quoi « je t'aime » si après, « ça se fait la malle »?

Je ne comprends pas ce ciel et ces rêves à ras de terre sans savoir ou sentir qu'on a des ailes...

Je ne comprends pas de vivre et de mourir, de jouir et de souffrir, d'aimer ou de ne pas aimer, tout cela dans un mouvement de soufflet de forge qui n'en finit pas de s'épuiser après avoir agité braises et cendres...

Je ne comprends pas ce monde.

Je ne comprends pas ce que je vois ni ce que je ne vois pas.

Je ne comprends pas l'enfer d'un « ici bas » ou d'un « au-delà »... Ni le paradis, d'ailleurs.

Je ne comprends pas pourquoi les élus et les pas élus, les bons et les mauvais, les beaux et les pas beaux...

Je n'ai rien compris !

Pourquoi les cons et les pas cons ?

Pourquoi BAC plus 5 plus et je ne sais combien d'années encore ?

Pourquoi le cancer, le sida, l'hôpital, la maison de retraite, les banlieues pourries, le cimetière

des toutous en plus de celui des humains, les œuvres d'artistes disparus valant la peau de cent mille fesses?

Pourquoi tout ça ?

Pourquoi une belle maison, une belle bagnole, 250 mètres carrés de surface habitable pour un tout seul avec piscine en plus ?

Pourquoi un loyer de mille euro alors qu'on gagne moins de mille euro par mois ?

Pourquoi 20 ans pour payer une baraque ?

Je n'ai rien compris !

Je suis fatigué.

Merde à la Thune !

Merde au succès !

Merde à l'inégalité de l'homme et de la femme !

Merde aux religions , merde à Jésus-de-Nazar-des-Mecs, merde aux prophètes !

Merde à BAC plus 5 !

Merde au pinard à 100 euro la bouteille !

Merde aux piscines privées plus grosses que des piscines municipales !

Merde à trois semaines en bateau palace autour de l'Antarctique à 35000 euro !

Merde aux ventres ronds nombril en plein milieu, entre maillot ultra court et pantalon moulant taille basse !

Merde à la Télé !

Merde au foot – fric !
Merde à la beauté sans âme !
Et merde aux Âmes Vénérées !
Merde à « tu m'emmerdes » !
Merde à « je t'aime rien que pour te baiser » !
Merde aux Gros Culs dont on hume la pète
comme on humerait une haleine d'orchidée !
Je n'ai encore rien pompé à ce merdier
Humanusculaire... Où l'on dit pourtant qu'il y
a des choses très belles...

Scénario fou

J'imaginai, j'imaginai... D'un rêve de clodo littéraire, d'un rêve à me faire “trouer le cul” par tous les accros du “dada à cent balles”, “des pompons à choper” et de la “nique aux pestiférés”... j'imaginai, j'imaginai oui, ce scénario fou...

...Une maison commune pour les « humains pelés »... Un grand centre d'hébergement et de séjour, d'accueil, de gentillesse et de convivialité, d'éducation et insertion sociale pour les « gavatchos », les rejetés, les seuls, les « nuls », les moches, les déglingués, les moitié fous... En bref tous les pauvres mecs et les pauvres nanas qui ont pas eu de pot dans leur

vie ! Et des gens dévoués et compétents pour s'occuper de ce centre. Une dynamique autour d'un tel projet afin d'obtenir l'appui des médias, de certains organismes et du Gouvernement. Tous les soirs, la fête avec les paumés, plus du tout de crasse, de puanteur, et surtout plus du tout de mépris ni de regards et de propos condescendants.

Pourquoi un tel projet, me direz vous, et pour ces gens là ? Et pas pour une autre cause ? Des projets humanitaires, des associations internationales, il y en a dans le monde. Cela fonctionne... plus ou moins bien, c'est vrai ! Mais pour les « humains pelés », excusez moi, il n'y a pas grand-chose à l'heure actuelle.

Pour un peu plus d'un milliard d'entre vous tous, chers habitants de ma planète en bonne santé, au milieu de vos familles, avec votre « statut » social si modeste soit-il, vos valeurs, vos repères... Vous qui n'avez pas trop faim de nourriture ou d'affection, vous qui n'avez que de légers handicaps ; vous, riches ou pauvres mais avec vos deux guiboles et une cervelle qui fonctionne normalement, oui, pour vous tous je ne me fais aucun souci : vous y arriverez toujours ! Les fins de mois seront difficiles, vos enfants ne feront peut-être pas les études qu'ils auraient souhaitées, mais je ne

vous plains pas !

Par contre les pauvres gens totalement déshérités et oubliés de vous tous, ceux là qui, en dépit des générosités de façade et même des bonnes sœurs et des restos du cœur, crèvent dans la crasse et la solitude au fond d'un « trou à rats », oui, ne vous en déplaît braves gens « bien dans le sens du monde », ça me fait chier de les voir crever comme ça !

Mais poursuivons le scénario... Ne peut-on pas faire partout dans le monde, dans chaque ville ou même village, de ces « maisons » ?

Aujourd'hui on fait du fric avec n'importe quoi. Le talent, ou même la notoriété, ou « quelques références » littéraires ou autres, n'expliquent pas à eux seuls le succès fulgurant de certaines œuvres, ni l'essor prodigieux de modes ou de tendances qui d'ailleurs ne durent pas. Ce sont les médias qui allument les feux. Alors, avec la publicité, l'exploitation de quelques engouements porteurs, il est aisé de lancer sur le marché un courant, une mode... La technologie de la communication fait le reste. Comment croyez vous que des conneries telles que Loft Story , Star Académy, la ferme célébrités ; que tous ces best sellers, tous ces grands matches et tous ces jeux, ces nouvelles chansons et

spectacles de grand public aient pu avoir autant de succès ? Drainé autant de pognon ? Tout ce qui est bon à branler des foules de touristes et de curieux, c'est toujours bon pour que ça fasse des entrées payantes avec des marchands de frites et de merguez, et de "lézards lumineux" pour les gosses... Ajoutez à cela un gigantesque orage de cuivres, de tambours et de cymbales, quelques belles lumières aux couleurs vives, des filles à poil avec des plumes au cul, un distributeur automatique de vidéos pornos, et vous aurez, médias, sponsors et propagandistes de la culture bêta, le grand bordel universel, celui qui verrouille les révoltes, anesthésie les cerveaux, coule dans les gosiers jusqu'à ce qu'une saoulographie générale éteigne toute pensée, réflexion ou interrogation.

Quand je pense à tout ce pognon qui coule comme à flots de la grande branlerie générale, je me dis qu'en pouvoir détourner s'il était possible, un modeste ruisseau, ce serait bien là une oeuvre "pas si humanitoque que ça"!

Beau et gentil, pour qui et pourquoi ?

Tu couines comme un petit chat, les pattes de devant tendues, à plat ventre, avec la queue

en l'air et les yeux pleins d'amour... Et l'on te marche dessus sans savoir que tu existes...

Tu aboies, tu mords, tu pisses et tu chies sur le trottoir devant une charcuterie fine ou une pâtisserie... Et l'on te donne des coups de pied au cul !

Tu fais le beau et le gentil.. Ou tu fais le laid et le con... Tu fais surtout Toi en pensant que... mais mon cul, y'a rien qui vient... ou des coups de tatane ou un grand silence blême.

Dans cette Europe socialement et économiquement nivelée par le bas, le boulot que tu fais ne vaut plus rien et, cadre moyen ou trouduc, chomdu ou retraité, tu es vaissellisé et tu pars en glouglou dans le grand égout puant du monde...

Se lever à 5heures du matin, rouler cent bornes aller retour en bagnole cinq jours sur sept...

Se décarcasser pour qu'enfin ça marche et que des paumés autant que des huiles se tapent sur la panse en te regardant courir...

Ou péter le vase sacré, brandir des pancartes dans les manifs, grèvester par ci par là un jour ou deux, puer du bec sur les décolletés des femmes dans les cocktails d'entreprise, larguer une perlouze dans le métro entre deux attaché-case...

Faire le beau et le gentil... Ou le laid et le

con...

Pour qui, pourquoi et contre ou avec qui ou quoi?

C'est tout bardé de militaires et de policiers, guirlandé dans les rues de caméras, pollué de cultes et de modes et de Têlédébilité, épié par les renifleurs de quartier ou de cité qui caftent aux autorités tous les couinements suspects autour des poubelles renversées...

Faire le beau et le gentil ? On te marche dessus sans savoir que tu existes ! Faire le laid ou le con, traîner la savate la bave aux lèvres, lacérer quelques mollets potelés, pisser sur les choux des platebandes municipales? On s'en fout car l'on passe... Ou l'on sort la trique quand ça dépasse la mesure!

Entre Shopi la peau du pis, Champion la peau du croupion, Super U la peau du cul (car ils sont tous accros de nos porte-monnaies) et les panneaux géants de pub à perte de vue... Entre tous ces tarés en bagnole qui t'engueulent au moindre prétexte, ces « riche-à-crever » pleins de placements et d'arrogance, ces pauvres que s'ils étaient riches ils t'en feraient peut-être encore plus chier que les riches nés riches... Oui, il y a de quoi se taper le crâne!... Ou se murer dans sa petite forteresse personnelle, ou se silencer, s'indifférer entre des écrans aux

couleurs de lézards lumineux...

L'amour, ça paie pas ! Et quand t'es mort, c'est trop tard ! Ils peuvent se les foutre au cul, les fleurs sur ton âme !

La gueulante ça paie pas non plus ! Et quand ça rapporte que des coups de tatane, ça te rend encore plus sale cabot !

Il faut peut-être devenir poète ou artiste...

Ou menuisier ou plombier ou cafetier ou brocanteur...

Des Hacine et des Hèle

Ils s'élevèrent, nuages mouvants de lumière crue ; isolés ou formant de petites colonnes, dans la poussière corrosive des déserts de pierre du monde...

Et ils coururent tels des cavaliers fous, au devant de ces longues caravanes qui toutes, se disloquaient dans la traversée des déserts de pierre, ou se rejoignaient en convois de Pakthes , de Zélithes ou de Plouques...

Au début, personne n'y crut. L'on disait "ce sont les Hacine et les Hèle, des sortes de démons venus du Grand Espace au delà du ciel"... Ou encore " ce sont des caravaniers rebelles, accourus pour tenter de nous conduire au pays des Paplouques".

Personne n'y crut parce qu'ils n'étaient au devant des caravanes de marchands et de chalands, que des nuages épars s'étirant sans changer la couleur du ciel...

Mais les caravanes firent tout de même cercle et se barricadèrent de murs de pierres montés à la hâte, et les rebelles furent attachés aux roues des chariots, subirent des lavages d'estomac afin qu'ils vomissent leurs rêves...

Les Hacines et les Hèles n'étaient pas venus à l'assaut des caravanes, mais ce fut, au dire des caravaniers... Tout comme. Et la résistance s'organisa contre ces Hacine et ces Hèle dont les visages de lumière crue heurtaient les masques dont s'étaient parés les caravaniers.

Le monde n'était devenu que déserts de pierres et les caravanes s'étaient mises debout, figées en hautes tours à hublots lumineux et enroulées de gigantesques rubans gris...

De la fin - ou d'un "jour proche ou lointain"- tout le monde en parlait dans les caravanes...

Les "c'eus qué pensé que" s'opposaient aux "c'eu's qué voyé otreman"... Mais personne, jamais, ne sut vraiment... Entre temps il y avait eu, outre les Hacine et les Hèles... Les Toquetautotes, puis les Eldoradaures...

Les bagages sur le quai

Le voyageur un jour devra laisser tous ses bagages sur le quai... Autant dire tout ce qu'il possède et par quoi il est possédé : ses biens matériels, son pouvoir et sa position sociale, son intelligence et son oeuvre, l'oeuvre de sa vie entière... Mais il devra laisser également tous ses souvenirs, tout ce qu'il n' a pas dit, tous ses rêves, toutes ses aspirations et tout ce que personne, jamais personne n'a su de lui, ou ne saura jamais...

Quand à ce que l'on a su de lui (ou cru savoir), à ce qu'il a laissé ou légué ou transmis, à tout ce qu'il a dit ou écrit ou exprimé, fût-ce une oeuvre, une oeuvre d'artiste ou d'écrivain et de témoin de son temps... Ce sera là un bagage aussi, un bagage confié à d'autres voyageurs ou laissé en l'état... Mais un bagage avec lequel un autre, ou ces autres voyageurs, un jour, ne partiront pas eux non plus...

Je pense à ces cathédrales qui défient les siècles, mais pas les ères géologiques... à ces routes et ces surfaces bitumées des villes que la végétation percera, à ces grands arbres du temps du Roi Soleil dont le tronc et les branches ont fini par se dessécher, au règne

des dinosaures de 140 millions d'années, et au dernier arrivé sur la Terre : l'Homme...

... Et à toutes ces étoiles dont on ne voit pas encore la lumière...

Cela me donne le vertige !... Mais c'est tellement beau que j'en ai les pieds sur terre comme debout sur le plancher de la nacelle d'une montgolfière au dessus des prés, des champs, des forêts et des chemins que je parcours en marchant...

Poisson des mots

Oh, poisson des mots, petit poisson des mots qui voyage dans les petits aquariums en série reliés les uns à la suite des autres... Selon l'alvéole que tu traverses, tu demeures petit poisson des mots, le même petit poisson, mais tu changes l'éclat, la couleur et la forme de tes écailles ou même de ta robe tout entière. Ou tu modifies le mouvement de tes nageoires, sinon ton mouvement tout entier... tout en demeurant cependant le même petit poisson...

Les visiteurs de cette alvéole là par exemple, lorsqu'ils passent devant la vitre et te voient

voler dans l'eau, ne te "captent" pas dans ce "pyjama" là... Alors tu mets un "pyjama" - peut-être plus "familier"- à leurs yeux... En y introduisant cependant dans les rayures colorées, quelque éclat un peu étrange mais néanmoins perceptible...

Petit poisson des mots volant dans toutes ces eaux d'aquariums, il est un "pyjama" qui te ressemble encore plus qu'un autre, plus que tous ces autres avec lesquels tu voles... Mais à la vue duquel les visiteurs qui se plaisent à suivre son mouvement en écharpes de nuages étirés ou déchirés et dansant dans l'eau... Ne sont pas nombreux...

Petit poisson des mots, c'est triste et vain de voler dans le pyjama qui te ressemble le mieux devant les visiteurs d'un aquarium se plaisant à ne suivre que les vols en éclats et couleurs qui les font toujours et sans cesse s'arrêter... Et c'est d'autant plus vain, d'autant plus triste, de voler dans ce pyjama là si l'aquarium est celui dans lequel tu as grandi, ou celui qui te rappelles d'où tu viens...

Mais vole, vole tout de même, petit poisson des mots !

Pèpe Le Beau, paisible retraité à mille euros par mois

Pèpe Le Beau est un paisible retraité à mille euros par mois...

Il assiste devant son poste de télévision à un débat houleux de l'assemblée nationale où il est question de nouvelles dispositions suggérées par un groupe de députés UMP, à la suite de la réforme des retraites qui vient d'être votée...

Dès le 1er janvier 2011, outre le recul de l'âge de la retraite à l'âge de 62 ans et de 67 ans pour la retraite à taux plein, une nouvelle mesure s'ajoute :

Tous les retraités n'ayant pas encore atteint l'âge de 67 ans, et donc, percevant déjà une pension de retraite, se verront obligés de se mettre à la disposition des entreprises, commerces, services publics, de leur ville ou de leur région. Ils devront être joignables à tout moment par téléphone (fixe et ou portable) afin de se rendre dans les plus brefs délais au lieu dit et d'effectuer un travail de remplacement, de renfort, d'intérêt général ou

de maintenance de service... Et cela en fonction, soit de leur activité passée, soit plus généralement en fonction de leurs capacités supposées...

Ainsi, Pèpe Le Beau se verrait proposer – d'autorité – un travail de remplacement d'une caissière de grande surface en congé de maladie, la taille d'une haie chez « Azur Jardins », quelques heures à effectuer dans une crèche pour changer des couches de bébés, le remplacement d'un facteur pour distribuer du courrier publicitaire, faire le ménage dans des mobil-homes de grands campings avant l'arrivée des vacanciers, entretenir des fossés de chemins communaux, tenir un poste de veilleur de nuit dans une usine classée Seveso... et tant et tant d'autres « petits boulots »...

Il n'y aurait pas moyen de se soustraire à cette obligation de devoir effectuer l'un ou l'autre de ces travaux... Une ponction de 50 euros serait faite sur le montant de la pension à chaque refus, de telle sorte qu'au bout de 20 refus par exemple, un retraité à 1000 euros ne percevrait pas sa pension ce mois là...

Selon les députés à l'origine de cette nouvelle disposition... « Cela permettrait aux entreprises privées et publiques, d'assainir leur trésorerie,

en employant des gens qui perçoivent déjà un revenu et de surcroît sont couverts par les assurances sociales (donc pas d'urssaf, pas de cotisations patronales, pas de salaire à verser) »...

... Le débat à l'assemblée nationale se poursuit, et un autre « ordre du jour » vient : il est question cette fois du remboursement de certains frais médicaux, d'hospitalisation et d'opérations « bénignes »...

L'un des députés avance que bon nombre d'hommes âgés de 55 à 70 ans, et qui ont des « problèmes urinaires » attendent le plus souvent de dépasser 70 voire 75 ans pour se faire opérer de la prostate...

Et que, de ce fait, quand on est « trop vieux », l'opération revient plus cher parce qu'il y a des « suites et des complications »...

Alors se dessine l'idée d'une nouvelle disposition en matière de couverture sociale pour ce genre d'opération : on ne rembourserait plus que 50% si le patient attendait d'être âgé de 70 ans... Et l'on ne rembourserait plus rien après 75 ans...

... « Merde! »... Se dit alors Pèpe Le Beau, piaffant comme un vieux cheval nerveux devant son poste de télévision... « non

seulement il va falloir que j'aille remplacer la caissière du Leclerc à la veille d'un week end de fêtes, mais en plus il va falloir que je passe sur le billard avant 70 ans et je pourrai plus faire de purée en baisant »...

Des lapins dans la tête

Avec son petit film de vingt minutes, réalisé en 1964, "Des lapins dans la tête", Paul Carpita fut en 2002 à l'âge de 80 ans, le héros du festival du court métrage à Contis-Plage...

Né à Marseille en 1922 d'un père docker et d'une mère marchande de poissons, ce réalisateur utopiste et rebelle mène sa vie durant, des combats qui semblent "perdus d'avance" parce le pouvoir des gouvernants et des financiers, l'autorité en place et la puissance médiatique ont orchestré et organisé un modèle social, politique et économique qui "doit fonctionner et s'imposer coûte que coûte" comme le seul modèle possible et logique...

Il aborde des sujets difficiles, en particulier avec un film réalisé en 1995 sur la vie de travailleurs immigrés exploités dans les champs de Camargue dans les années 1950 (Les sables mouvants).

En 1955, son film "Le rendez vous des quais" est censuré parce qu'il montre dans toute sa réalité, son authenticité et sa violence, la grande grève des dockers et les manifestations contre les guerres d'Indochine et d'Algérie... Les autorités politiques de l'époque lui reprochent de vouloir "torpiller" la "mission" de l'armée Française...

Paul Carpita fut non seulement interdit mais de surcroît vilipendé et rejeté par la plupart des autres réalisateurs et scénaristes et acteurs et comédiens de l'époque.... Comme s'il "portait la peste" sur lui !

À partir de la fin des années 90 cependant, et dans la mouvance d'une évolution déjà amorcée depuis les années 60, semblait s'ouvrir comme une "ère nouvelle" avec la reconnaissance de certains artistes, écrivains, réalisateurs de films, considérés marginaux voire rebelles... Mais ce n'était là qu'un "effet de mode" et l'expression d'un consensualisme hypocrite et condescendant de la part des médias et du pouvoir en place s'attachant par pur intérêt à "lâcher un peu de lest" ... Et, il faut le dire "récupérer à bon compte" des valeurs "morales et humanistes"...

Avec ses derniers films, "Marche ou rêve", "Les homards de l'utopie", Paul Carpita nous

souffle un vent de fraîcheur et d'humour... Ou "quelque chose d'indéfinissable dans son oeuvre" dirais-je, qui finit par émerger comme au delà de la seule dimension de la rébellion et de l'utopie...

... "Des lapins dans la tête" (film réalisé en 1964) : À neuf ans, un petit garçon rêveur et poète, ne peut fixer son attention en classe. Il donne vie à un dessin, un bonhomme de papier qui devient son complice et l'invite à l'évasion.

... Paul Carpita, héros du festival de Contis en 2002 à l'âge de 80 ans; héros longtemps méconnu ou rejeté... Et décédé le 24 octobre 2009...

Ce sont ces "héros" là, ces héros d'un jour d'un festival ou d'une manifestation ou d'une fête ou d'une représentation populaires... si locales ou si régionales ou même si parisiennes soient-elles... Ce sont ces "héros là", ces "héros d'un jour" qui parviennent à fixer l'attention d'un public, ces artistes rebelles d'où "quelque chose d'indéfinissable" dans leur oeuvre, apparaît au delà de leur rébellion... Qui sont eux, de véritables héros, ces héros qui font le plus souvent défaut dans le tourbillon habituel des festivals et des manifestations artistiques, culturelles ou littéraires... tous plus ou moins "bien dans le vent de la mode et des idées du

moment"...

... Un "pavé qui tombe dans une mare à l'eau agitée et trouble ; et dont le choc brutal et insolite à la surface miroitante, éclabousse de paillettes piquantes les visages des promeneurs arrêtés sans salir de boue leurs vêtements"...
Tel est le pavé qu'il serait souhaitable à mon sens de voir tomber dans la mare...